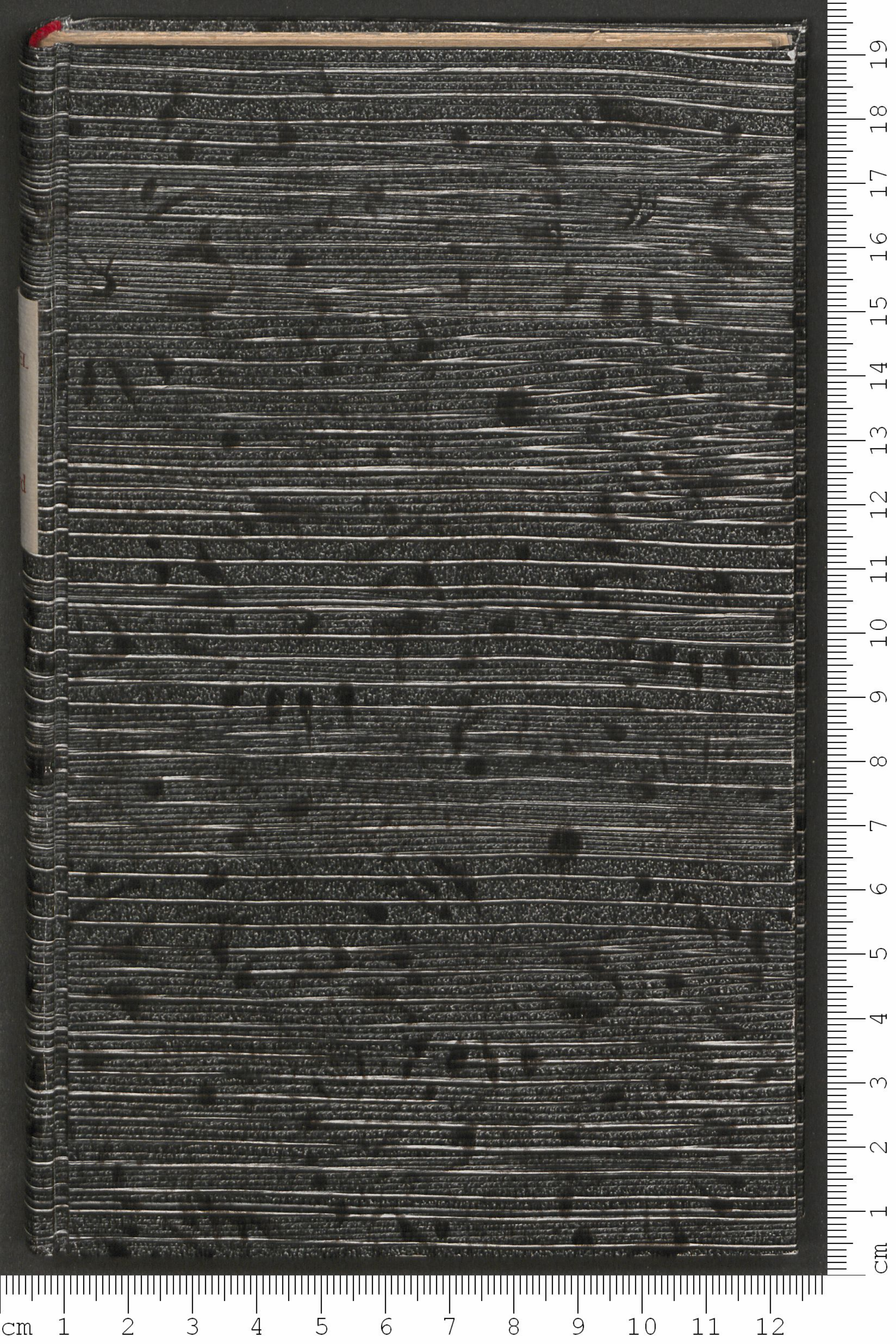
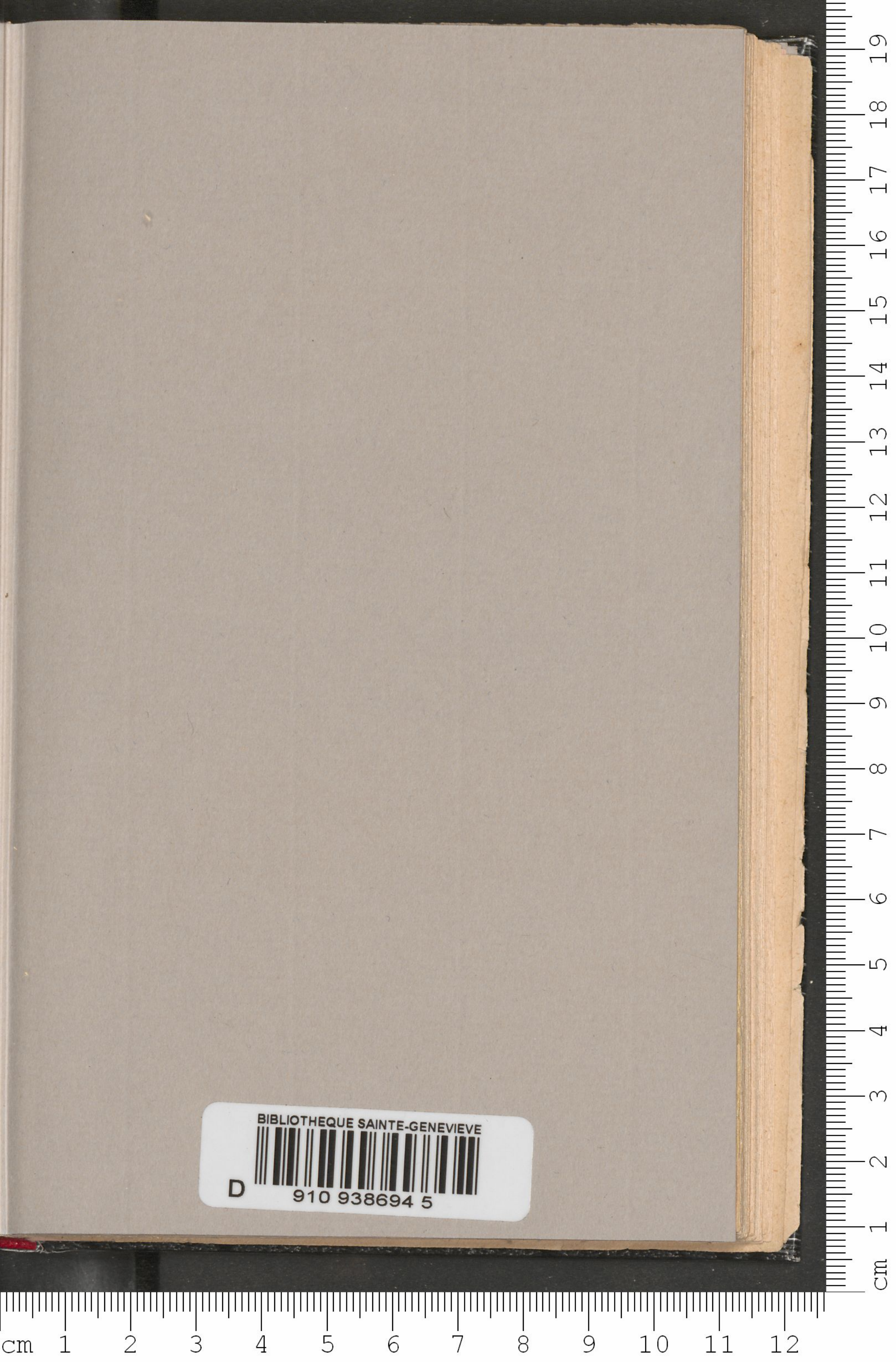
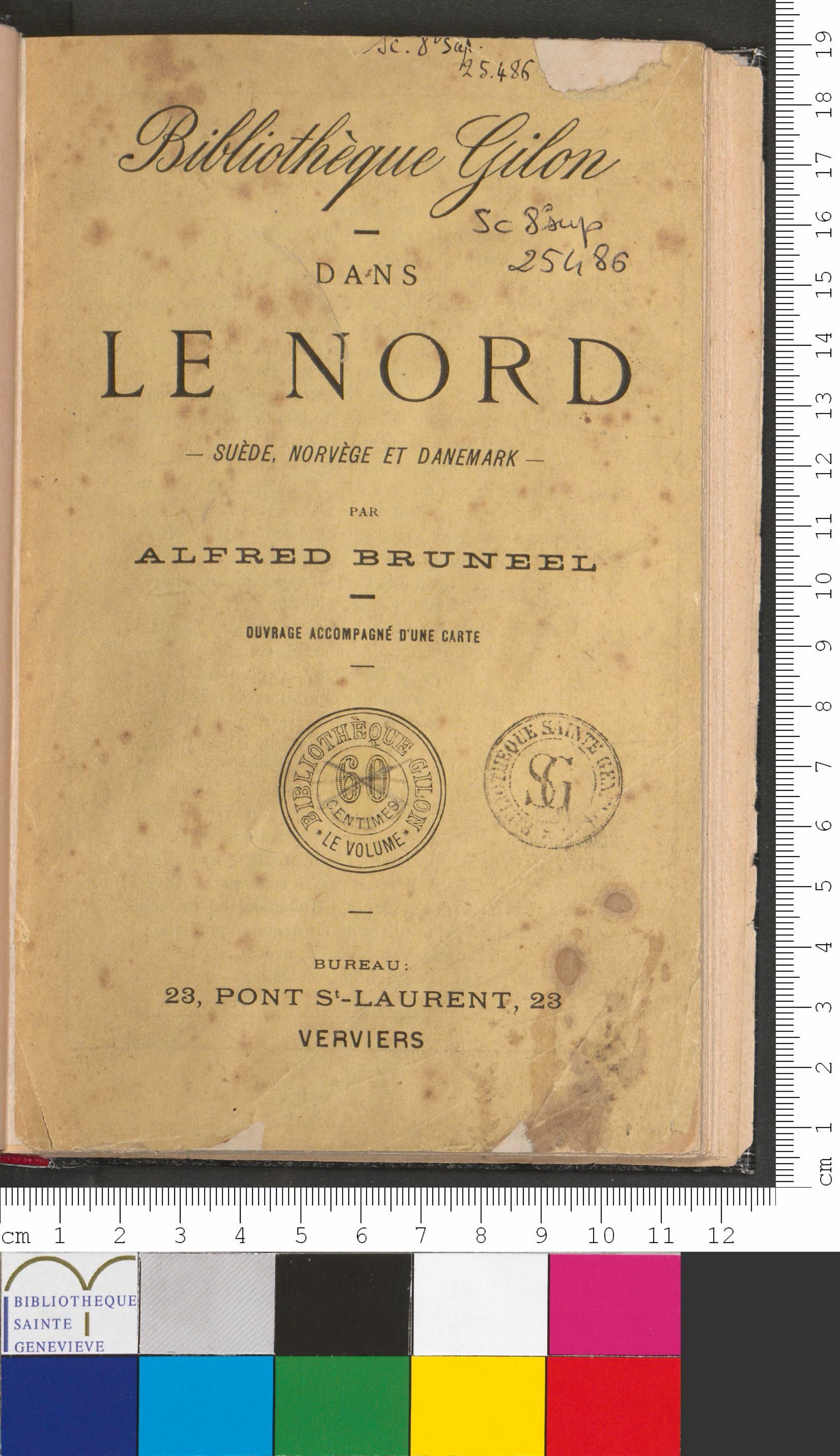

Alfred
BRUNEEL
Dans
Le Nord




BIBLIOTHEQUE SAINTE-GENEVIEVE
D
910 938694 5



Bibliothèque Gilon

DANS

LE NORD

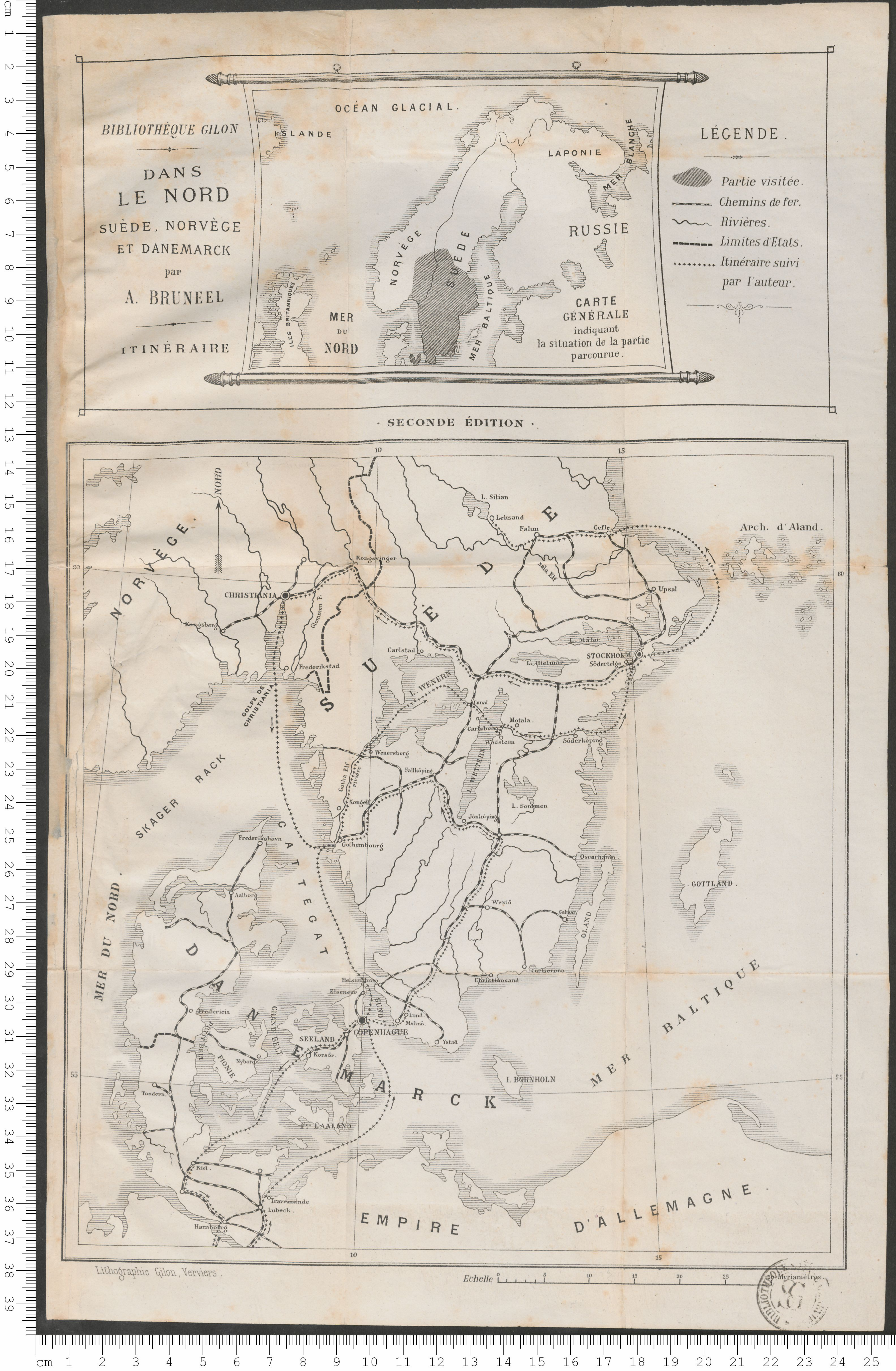
— SUÈDE, NORVÈGE ET DANEMARK —

PAR

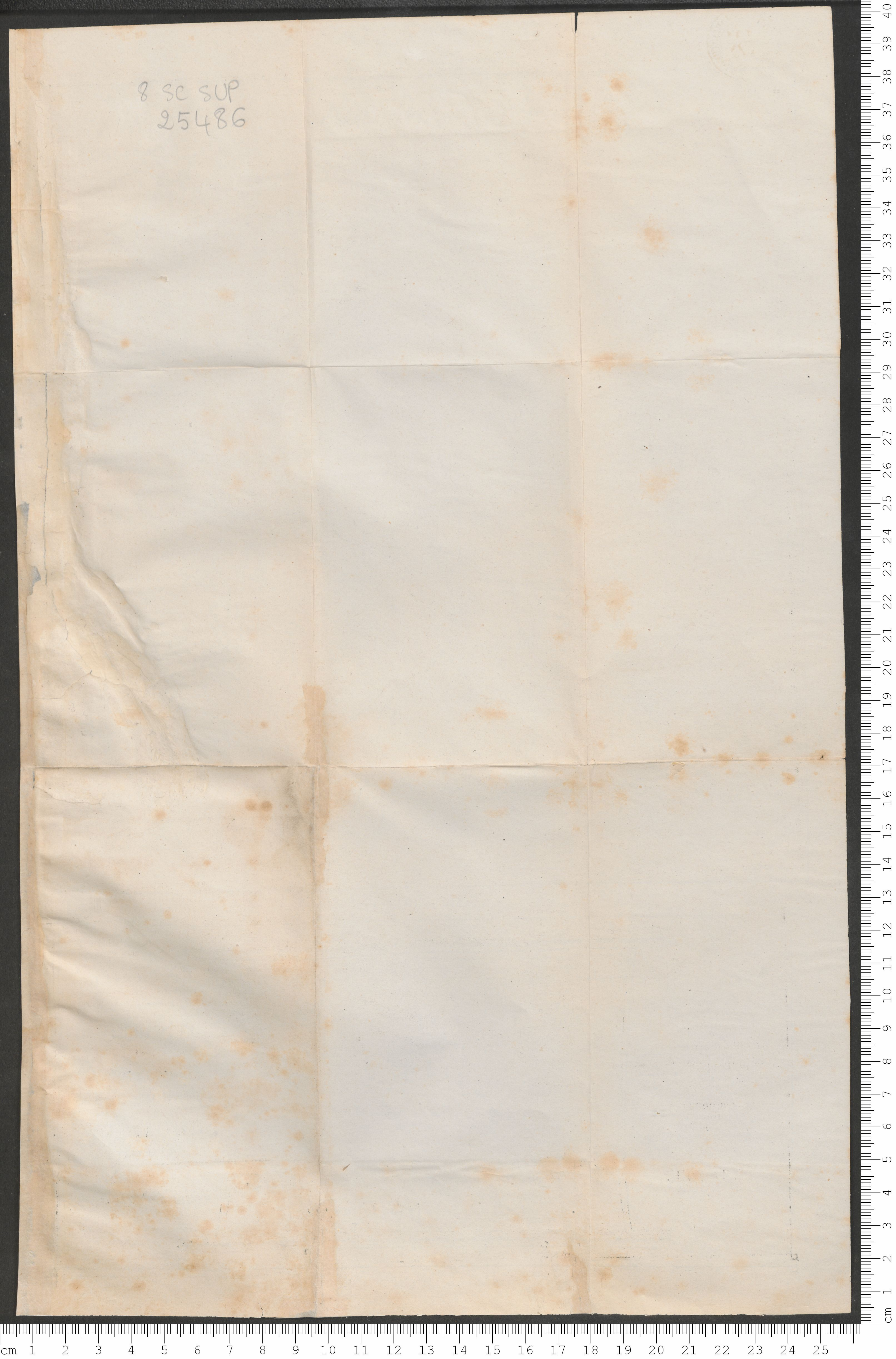
ALFRED BRUNEEL

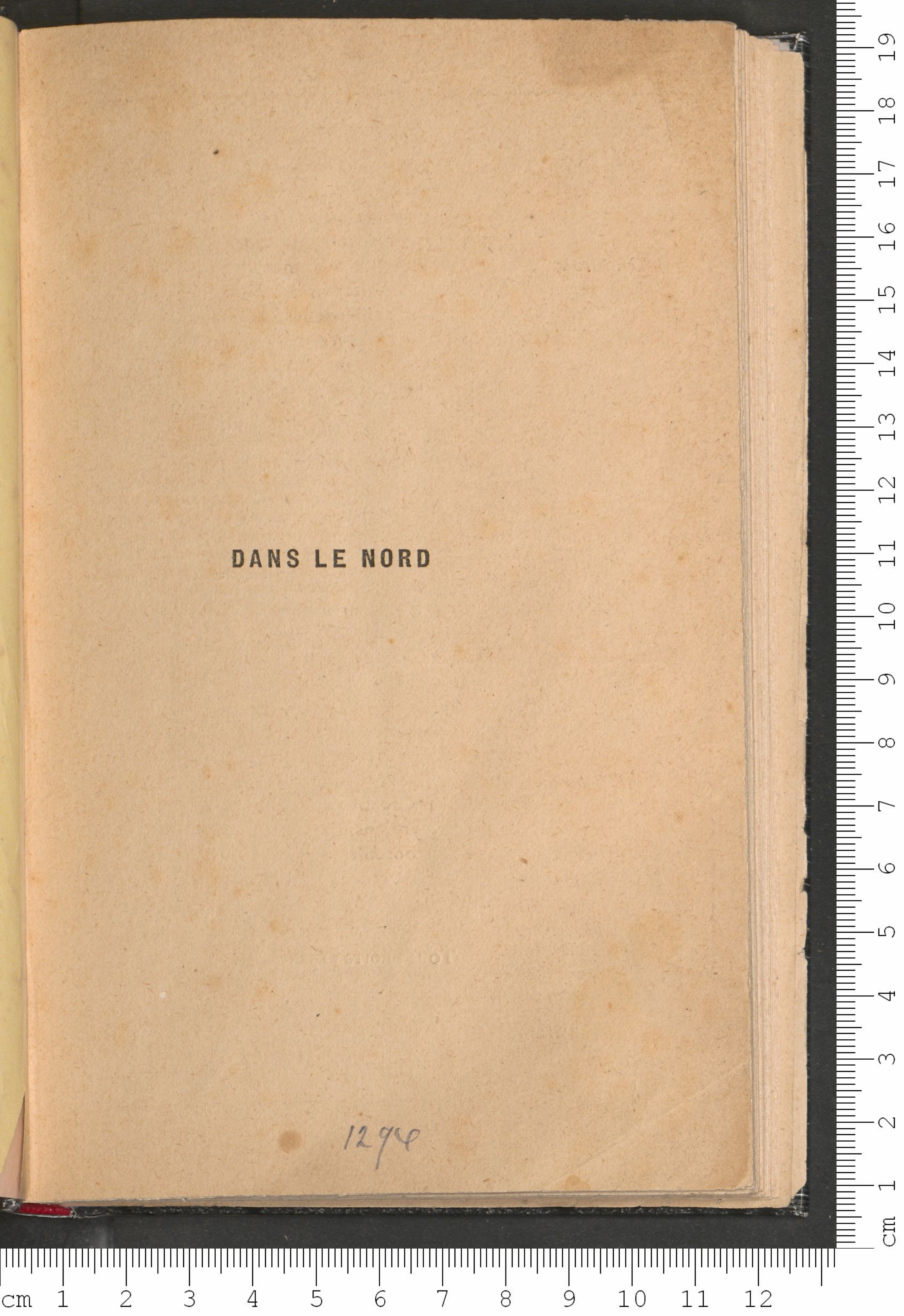
OUVRAGE ACCOMPAGNÉ D'UNE CARTE

BUREAU:
23, PONT St-LAURENT, 23
VERVIERS

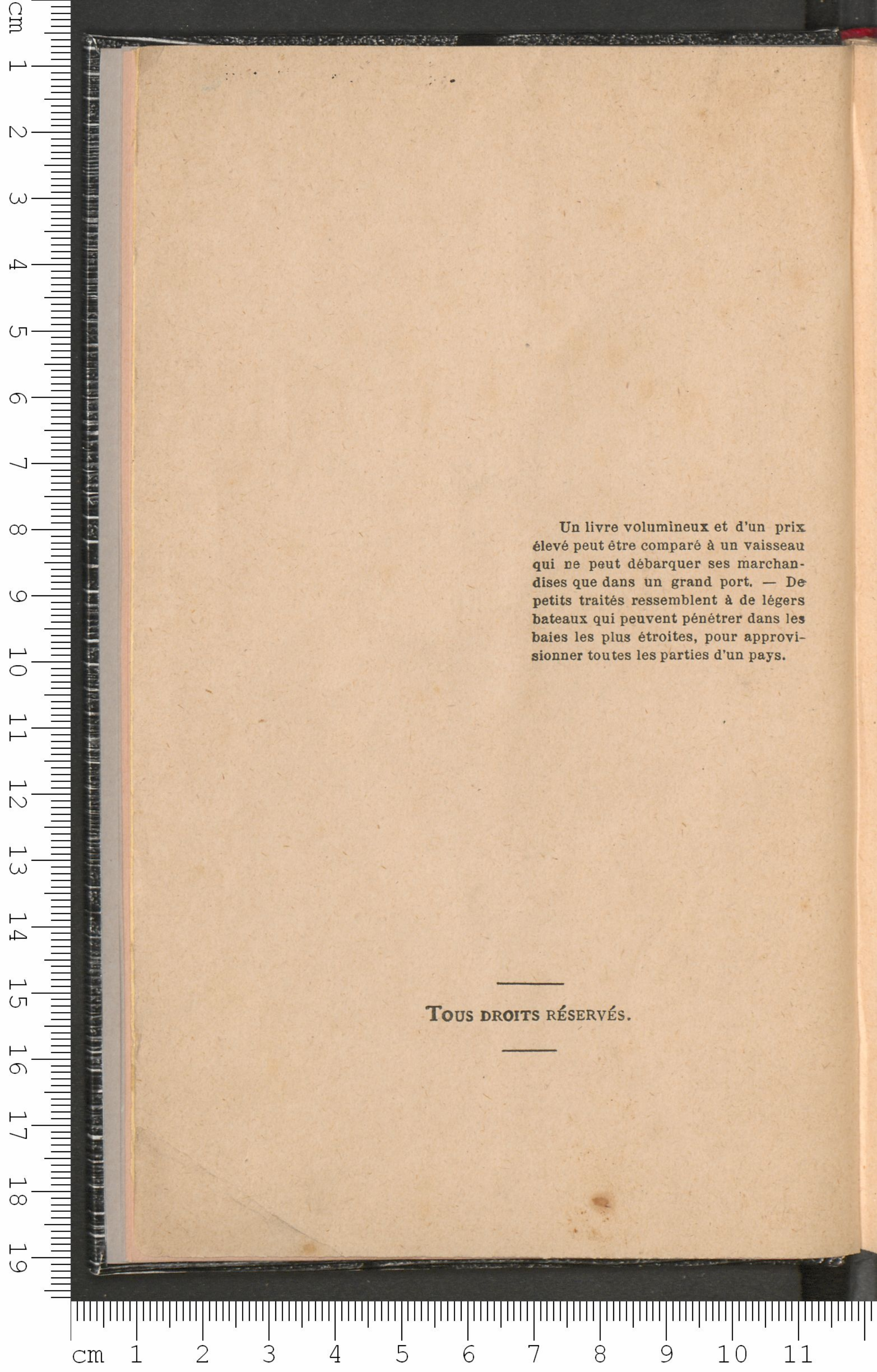


BIBLIOTHÈQUE GILON
DANS
LE NORD
SUÈDE, NORVÈGE
ET DANEMARCK
par
A. BRUNEEL
ITINÉRAIRE
OCÉAN GLACIAL.
ISLANDE
LAPONIE
MER BLANCHE
RUSSIE
NORVÈGE
SUÈDE
MER BALTIQUE
ILES BRITANNIQUES
MER DU NORD
CARTE GÉNÉRALE
indiquant
la situation de la partie
parcourue.
LÉGENDE.
Partie visitée.
Chemins de fer.
Rivières.
Limites d'Etats.
Itinéraire suivi
par l'auteur.
SECONDE ÉDITION
NORVÈGE
NORD
SUÈDE
Arch. d'Aland.
L. Silian
Leksand
Falun
Gefle
Sala Elf
Upsal
Kongsvinger
CHRISTIANIA
Glommen F.
Kongsberg
Carlstad
L. Malar
STOCKHOLM
Södertelge
L. Hielmar
Frederikstad
GOLFE DE CHRISTIANIA
L. WENERN
Canal
Motala
Carlsborg
Wadstena
Söderköping
Wenersborg
Gotha Elf
Rivière
Fallköping
L. WETTERN
Kongelf
L. Sommen
Jönköping
Gothembourg
SKAGER RACK
CATTEGAT
Frederikshavn
Oscarhamn
GOTTLAND
Aalborg
Wexiö
Calmar
OLAND
MER DU NORD
DANEMARCK
Carlscrona
Christiansand
Helsingborg
Elseneur
SUND
Lund
Malmö
Ystad
COPENHAGUE
Fredericia
SEELAND
GRAND BELT
Korsör
FIONIE
Nyborg
I. BORNHOLM
MER BALTIQUE
Tondern
Ile L. AALAND
Kiel
Travemunde
Lubeck
Hambourg
EMPIRE D'ALLEMAGNE
Lithographie Gilon, Verviers.
Echelle
0 5 10 15 20 25 30 Myriamètres

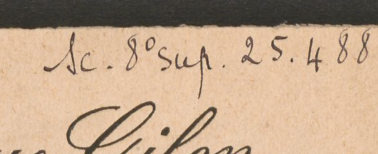




DANS LE NORD



Un livre volumineux et d'un prix élevé peut être comparé à un vaisseau qui ne peut débarquer ses marchandises que dans un grand port. — De petits traités ressemblent à de légers bateaux qui peuvent pénétrer dans les baies les plus étroites, pour approvisionner toutes les parties d'un pays.



Bibliothèque Gilon

ALFRED BRUNEEL

DANS LE NORD

— *SUÈDE, NORVÈGE & DANEMARK* —

OUVRAGE ACCOMPAGNÉ D'UNE CARTE

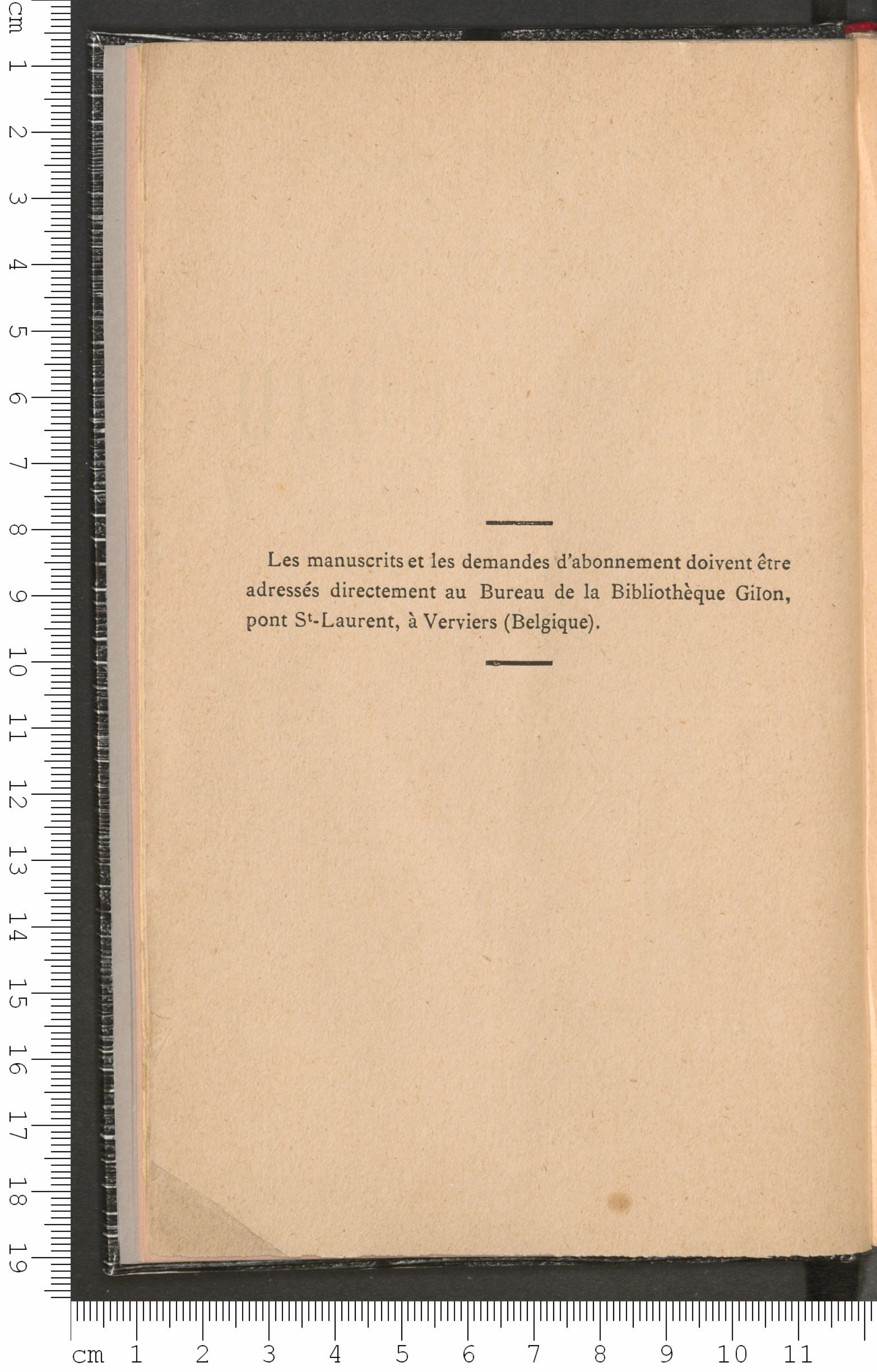
2me Édition



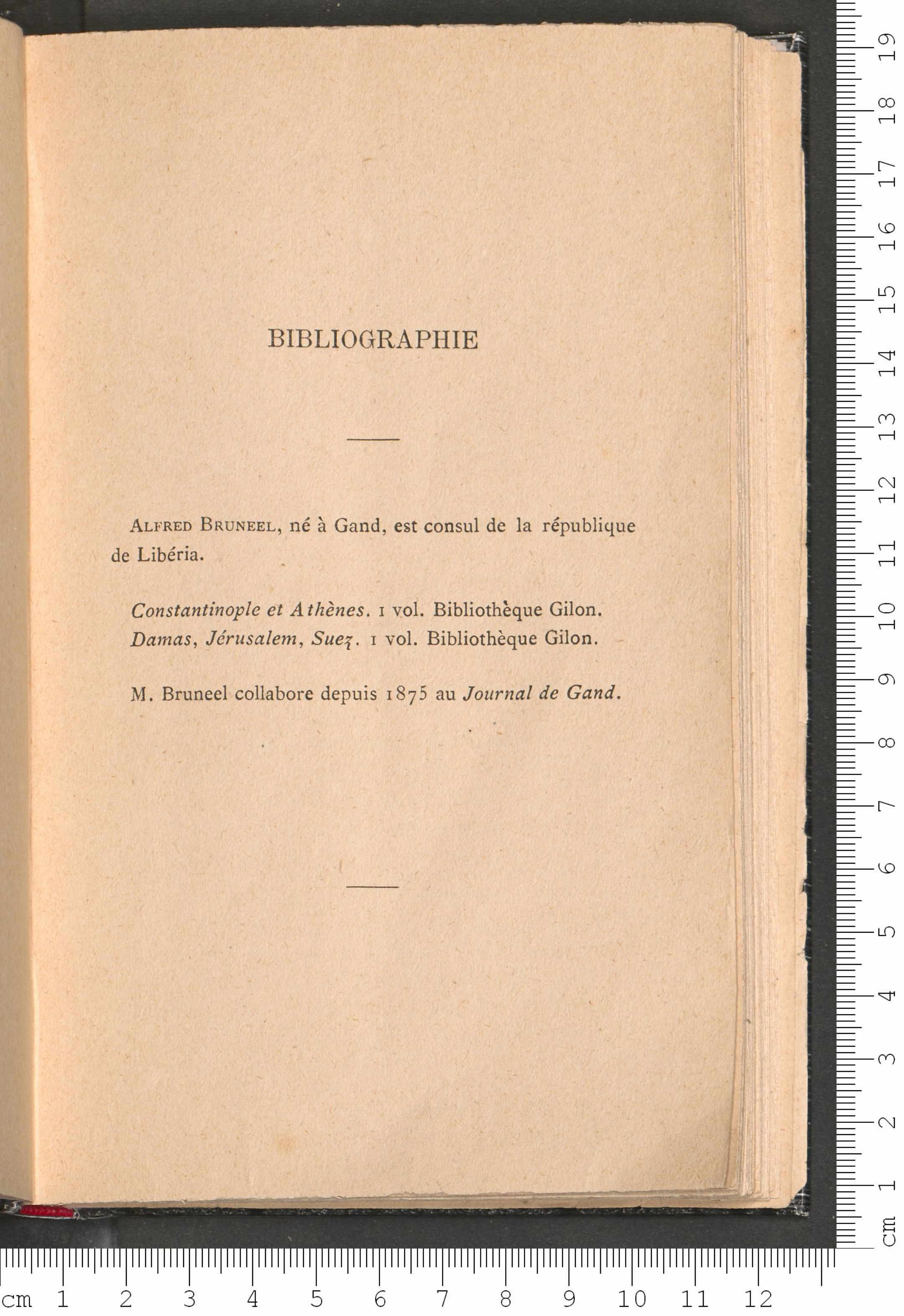
BUREAU :

11, PONT St-LAURENT, 11

VERVIERS



Les manuscrits et les demandes d'abonnement doivent être adressés directement au Bureau de la Bibliothèque Gilon, pont St-Laurent, à Verviers (Belgique).



BIBLIOGRAPHIE

ALFRED BRUNEEL, né à Gand, est consul de la république de Libéria.

Constantinople et Athènes. 1 vol. Bibliothèque Gilon.
Damas, Jérusalem, Suez. 1 vol. Bibliothèque Gilon.

M. Bruneel collabore depuis 1875 au *Journal de Gand*.

I

DE BELGIQUE EN SUÈDE

Les chemins de fer et la navigation à vapeur ont tellement modifié les conditions des voyages que, depuis quelques années, la connaissance complète de l'Europe est presque devenue le complément indispensable d'une bonne éducation. Paris et Londres sont à nos portes ; le Rhin, la Suisse, l'Italie même, sont devenus familiers aux touristes ; l'Espagne le sera bientôt, si elle échappe encore quelque temps aux guerres civiles, et, dans peu d'années, la Russie et l'Orient n'auront plus de secrets pour nos compatriotes.

Il y a cependant, à une distance relativement peu éloignée de nos pays, certaines contrées que le touriste semble, on ne sait pourquoi, laisser hors de sa route. Pourtant ces contrées, plus que bien d'autres, renferment des beautés naturelles hors ligne, des villes intéressantes et curieuses, et se trouvent dans des conditions climatériques des plus remarquables. L'hospi-

talité y est exercée comme elle ne l'est plus nulle part ; la cordialité des habitants n'est égalée que par le charme de leurs manières, et dans aucun pays d'Europe les dépenses de voyage ne sont moins considérables. Je veux parler des royaumes scandinaves.

Nous nous sommes souvent demandé quel pouvait être le motif empêchant les voyageurs de visiter ces parages, où l'on trouve pourtant à un si haut degré tout ce qui peut exciter l'intérêt le plus vif, et pour quelle raison le canal de Gothie n'était pas aussi fréquenté par les touristes que les bords du Rhin ou les lacs de l'Helvétie. Je crois que cet abandon a deux causes : l'ignorance où se trouvent la plupart des touristes des langues du Nord, et la difficulté des communications. Mais ces deux obstacles n'existent plus.

Presque tous les Scandinaves bien élevés, surtout dans les grandes villes, parlent au moins l'une des trois principales langues courantes : le français, l'anglais ou l'allemand, et fort souvent toutes les trois. Dans les hôtels, sur les chemins de fer et les bateaux à vapeur, on trouve des employés qui possèdent ces divers idiomes, et même, si tel n'était pas le cas, nos compatriotes flamands, en ne parlant pas trop vite, parviennent souvent à se faire comprendre.

Pour ce qui regarde la difficulté des communications et la longueur des trajets, il ne peut plus guère en être question depuis que la Suède, la Norvège et le Danemark ont complété leur réseau de voies ferrées qui, sauf dans l'extrême nord, s'étendent déjà dans toutes les directions.

Le voyageur qui veut se rendre de Belgique en Suède et que n'effraye pas le mal de mer, trouve, à des intervalles réguliers,

des steamers qui, d'Anvers, le transportent en une centaine d'heures, à Gothembourg, tout en lui permettant de faire escale pendant quelque temps dans la jolie ville norvégienne de Christiansand. Celui qui tient médiocrement à se faire ballotter par les vagues, trouvera deux routes qui lui épargneront à peu près complètement tous les ennuis d'une traversée maritime. Le chemin de fer danois a atteint, depuis quelques années, le port de Frederikshall, à l'extrémité septentrionale de la presqu'île de Jutland; de là un service régulier de steamers conduit en peu d'heures le voyageur à Christiania ou à Gothembourg. D'un autre côté, les railways qui traversent les îles de Fionie et de Seeland, reliés entre eux par des bateaux à vapeur traversant avec rapidité les détroits fort peu larges du Petit et du Grand Belt, et se rattachant à Fredericia, dans le Jutland, au réseau continental, ont presque complètement fait disparaître les désagréments de la navigation.

Malgré cela, beaucoup de voyageurs suivent encore les anciennes routes par Kiel, Korsœr et Copenhague ou par Lubeck et Malmœ. Ces itinéraires ont l'avantage de laisser voir au touriste la partie méridionale de la Suède et de lui faire visiter les villes hanséatiques, ces reines du commerce allemand.

C'est à cette dernière voie que mon excellent ami F. G., courtier maritime et conseiller communal à Anvers (1), et moi, nous avions donné la préférence; et le jeudi 3 août 1871, à quatre heures de l'après-midi, nous nous embarquions à Lubeck sur la malle-poste suédoise *Halland*.

(1) A cette époque, monsieur F. G. a adressé au *Précurseur* d'Anvers, une fort intéressante correspondance à laquelle je me suis permis de faire de nombreux emprunts. A. B.

Partis, la veille à huit heures du soir, de Cologne, nous étions arrivés à Hanovre au milieu de la nuit. Nous y passâmes une heure et demie dans une salle d'attente encombrée de buveurs de café et, à trois heures du matin, nous montions dans le train de Hambourg. Nous dûmes quitter celui-ci à Lunebourg, afin d'en prendre un autre destiné pour Hohnstorf, village situé sur le bord de l'Elbe, en face de Lauenbourg, petite cité pittoresque qui donne son nom à l'un des trois duchés de l'Elbe, causes premières de toutes les guerres de ces derniers temps. C'est ici que, jusqu'en 1864, commençait le Danemark.

Un bateau à vapeur nous a bientôt déposés sur la rive droite du fleuve; nous y prenons de nouveau le chemin de fer et, à onze heures du matin, moulus et éreintés, nous faisons notre entrée dans la vieille et hanséatique cité de Lubeck.

Le premier aspect de cette ville libre est assez agréable. En face de la gare, une vieille porte gothique, à tourelles en poivrières, produit un excellent effet et se détache à merveille sur les maisons de la cité dominées par les flèches jumelles de l'église de Sainte-Marie.

Notre première occupation fut d'aller retenir nos places à bord du steamer, mouillé heureusement assez près de la gare; après quoi nous nous mîmes à parcourir la ville.

Lubeck est une cité triste et déserte. Elle a un peu cet aspect hollandais propre à la plupart des villes de l'Allemagne septentrionale. Ses rues, devenues trop larges, ne sont guère animées par le peu de passants qu'on y rencontre; l'attention du touriste y est cependant provoquée par l'allure coquette

des servantes lubeckoises, coiffées sur le sommet de la tête du plus charmant petit bonnet microscopique que l'on puisse imaginer.

Les antiques monuments de Lubeck viennent seuls rappeler à notre souvenir que nous sommes dans la vieille cité impériale, la fondatrice et la reine de la Hanse. La place du Marché est très remarquable. Dominée par la vieille église de Sainte-Marie et ornée au centre d'un singulier petit édifice gothique, elle voit s'élever, sur deux de ses côtés, le curieux hôtel de ville avec ses briques de couleurs diverses, ses clochetons gothiques, ses girouettes dorées et ses blasons peints à fresque sur la façade. Ce monument, bâti de 1442 à 1517, est construit au-dessus de souterrains immenses, servant maintenant de restaurant. Les vins du Rhin renfermés dans ces caves jouissent d'une renommée hors ligne, et nous aurions volontiers voulu fixer notre opinion à ce sujet ; malheureusement, un correspondant de mon compagnon de route, qui avait bien voulu nous servir de cicerone, crut nous être tout particulièrement agréable en ne nous laissant arroser le repas que nous fîmes sous ces voûtes gothiques et municipales, que de vins de Bordeaux, fort chers à la vérité, mais bien inférieurs à ceux que nous trouvons dans notre pays.

Les contenus du *Rathskeller* suffisamment dégustés, nous nous acheminâmes vers le quai de la Trave, car notre steamer allait lever l'ancre.

Le *Halland*, paquebot-poste suédois, est un navire de grandeur moyenne, mais des plus confortables. A l'heure indiquée il se met en marche et, pendant fort longtemps, il descend la rivière qui décrit de nombreux zigzags au milieu de vertes prairies et de grasses campagnes. Le pays est tout à

fait plat. Les tours nombreuses et pittoresques de Lubeck nous apparaissent tantôt à droite, tantôt à gauche, se détachant vivement en silhouettes noires sur un ciel lumineux. La Trave, sur laquelle nous naviguons, semble une véritable petite rivière arcadienne, peu fréquentée par les vaisseaux; rien ne paraît indiquer l'approche de la mer, quand tout à coup les rives s'élargissent brusquement et forment un vaste bassin intérieur à l'extrémité duquel s'élève Travemunde, petite station balnéaire et port de Lubeck pour les navires de fort tonnage.

Vue du navire, Travemunde a tout l'air d'une petite ville hollandaise, avec ses maisons de briques rouges et ses quais plantés d'arbres.

Nous ne tardons pas à entrer dans la Baltique. Le temps est superbe et nous ne ressentons pas le moindre roulis. La mer est toute bleue; et, n'était l'éclat du soleil qui nous fait défaut, on pourrait presque se croire sur la Méditerranée. Le soir venu, nous descendons dans la cabine où nous attend notre premier souper à la suédoise. Pour la minime somme d'une couronne (fr. 1,43) nous goûtons quantité de mets différents, tous froids, arrosés d'excellente bière et de kummel de première qualité. Le saumon fumé forme, pour ainsi dire, la base de ce plantureux repas, où l'on nous sert pour la première fois une espèce de pain plat en forme de galette mince, très dur, très sec et très croquant. On l'appelle *Knœckebrœd*, et il apparaît en Suède sur toutes les tables et à tous les repas, dont il semble être le complément indispensable.

L'estomac bien lesté, grâce à ce copieux souper, nous nous couchons dans de bons petits lits, bien supérieurs aux

affreux tiroirs de commode de nos navires ; je ne fis qu'un somme jusqu'au lendemain matin.

Dès mon réveil, je monte sur le pont. Une petite pluie fine nous fouette le visage. J'entrevois cependant en face de moi la silhouette d'une grande ville dont les clochers affectent les formes les plus bizarres. L'un surtout, surmonté d'un globe et d'un guerrier, a sa flèche tout entière entourée, à l'extérieur, d'un escalier en spirale. Nous passons entre deux forts bâtis dans la mer, et, peu de temps après, nous mouillons en face de la douane de Copenhague.

Le *Halland* ne doit s'arrêter ici qu'une heure, avant de repartir pour Malmœ. Ce n'est guère suffisant pour visiter, même superficiellement, la capitale danoise, où nous comptons bien faire un long arrêt à notre retour. Nous nous contentons donc de jeter un coup d'œil sur les monuments de style Louis XV qui entourent le port et de nous promener dans les rues environnantes. Il n'est que sept heures du matin et la ville est encore endormie. Nous nous hâtons de retourner à bord. La pluie recommence et nous force à nous retirer dans la cabine. Une heure et demie après avoir quitté Copenhague, le *Halland* entrait à toute vapeur dans le port de Malmœ.

II

MALMŒ — LUND — JŒNKŒPING

Les formalités de la douane sont vite remplies et, comme la gare du chemin de fer se trouve à une fort petite distance du débarcadère du bateau à vapeur, nous nous dirigeons de ce côté pour y déposer nos bagages et nous informer de l'heure du départ des trains. A notre grande satisfaction, nous nous apercevons que nous avons encore quatre heures devant nous. C'est plus qu'il ne faut pour bien voir la ville.

La gare s'élève sur un quai bordant une espèce de canal au delà duquel se voit une jolie promenade plantée d'arbres. Nous dirigeons nos pas de ce côté et arrivons parmi les désœuvrés de la cité, qui paraissent avoir fait de cette place le but de leurs promenades quotidiennes. Les costumes ne présentent rien qui s'écarte de ce que nous avons l'habitude de voir dans nos pays, et n'étaient quelques fichus de soie noire couvrant la tête des bourgeoises aisées, quelques

casquettes blanches à bande de velours bleu et à cocarde suédoise, signe distinctif des étudiants de l'université de Lund, et quelques uniformes de hussards, bleus avec brandebourgs jaunes, on ne croirait guère avoir quitté l'Allemagne du Nord. Un de ces kiosques-chalets où l'on débite des boissons rafraîchissantes, contribue pour une bonne part à donner à la place cette apparence germanique.

Le principal ornement de la promenade est un hôtel d'assez belle apparence, l'*hôtel Svea*, où nous retrouvons à notre dîner le *Knœckebrœd* national. C'est ici que nous nous initions aux délices du *Smœrgaasbord*. Ce nom sert à désigner une espèce de repas ou plutôt de service d'entrée qui se sert avant le repas principal. Il se compose de pain et de diverses sortes de hors-d'œuvre, tels qu'anchois de Norvège, langue fumée, viandes froides, fromages variés, concombres, et surtout de l'inévitable saumon fumé. Tous ces apéritifs s'arrosent de liqueurs stomachiques de trois espèces : il y a d'abord le *Kumin*, qui ressemble beaucoup au kummel de Russie, puis le *Renat*, espèce d'eau-de-vie de grains très forte, et enfin le *Pomerans*, moins alcoolisé que les deux autres. Ces trois liqueurs forment le complément inévitable de tout *Smœrgaasbord*. Bien que l'on soit disposé à croire le contraire, cette singulière introduction au repas excite fortement l'appétit, et l'étranger s'y habitue facilement.

Il nous restait encore suffisamment de temps pour visiter la ville. Malmœ est une jolie petite cité de vingt-cinq mille âmes environ et le chef-lieu de la province de Malmœhus. Ses rues sont tracées au cordeau et ses places publiques, dont l'une est ornée d'un joli square, sont grandes et belles. Malheureu-

sement, le pavé, formé d'une espèce de cailloutis à pointes aiguës, est des plus mauvais et doit mettre les habitants de Malmœ dans la nécessité de garnir leurs chaussures de bien fortes semelles.

Malmœ possède deux belles églises entourées de petits jardins. L'un de ces temples est un excellent spécimen de l'art du moyen âge dans les pays de la Baltique. L'hôtel de ville est charmant ; c'est un ravissant bijou de la renaissance, tout orné de bustes et de statues, et dont il est étonnant que la réputation ne se soit pas plus répandue à l'étranger. A côté de l'hôtel de ville s'élève la préfecture, édifice assez insignifiant du XVIIe siècle. C'est là que vint expirer Charles XV, ce roi modèle, véritable type du souverain constitutionnel, artiste couronné adoré de ses sujets, comme l'ont toujours été, du reste, tous les princes de la maison de Bernadotte.

Nous remarquons en passant l'affiche du théâtre. On joue *l'Elisire d'Amore*, traduit en suédois sous le nom de *Karlesdryken*. Le prix des places n'est guère élevé : les premières ne coûtent qu'une couronne et demie, soit un peu plus de deux francs.

Mais il est deux heures, et l'express va partir. On nous entasse tant bien que mal dans des voitures trop peu nombreuses, et la locomotive se met en marche.

Si l'on remarque en Suède un bon marché exceptionnel en toutes choses, ce n'est pas précisément le cas pour les chemins de fer : leurs prix sont toujours très élevés. Cela s'explique, du reste, par l'immense longueur des distances, par le coût considérable du charbon et surtout par le peu de densité de la population : le nombre restreint des voyageurs en est

une conséquence immédiate. On ne doit pas oublier que si la Suède est aussi vaste que la France, elle est moins peuplée que la Belgique. Les communes y ont parfois une étendue territoriale qui semble difficilement admissible dans nos pays : la commune de Gellivara, par exemple, possède un territoire plus étendu que tout le royaume de Wurtemberg.

Au bout d'un trajet d'une demi-heure, l'on arrive à Lund, siège d'un évêché et de l'une des deux universités suédoises. Sa cathédrale est la plus remarquable de tout le midi du royaume. D'après une légende locale, elle aurait été construite par un géant, nommé Finn, après que celui-ci eut conclu au préalable un contrat avec saint Laurent, le saint le plus populaire de la Suède. Le prix convenu était le soleil et la lune ou bien les deux yeux du saint. Bien qu'on ne s'explique que fort difficilement l'utilité que pouvait retirer le géant de ce singulier salaire, il faut croire qu'il y tenait beaucoup, car saint Laurent l'ayant joué — grâce à l'une de ces subtilités parfaitement dans les habitudes des saints de cette époque, du moment qu'il s'agissait de leurrer l'esprit malin — Finn résolut immédiatement de démolir son œuvre. Déjà il serrait dans ses bras l'une des colonnes de la crypte, afin de faire crouler tout l'édifice, quand, d'un geste, saint Laurent le changea en pierre. Et que les sceptiques n'aillent pas douter de la vérité de cette légende, car le géant pétrifié est encore là, les deux bras étendus autour de la colonne, qu'il égale presque en hauteur !

Au delà de Lund on ne trouve plus de ville importante avant d'atteindre Jœnkœping.

L'aspect du pays, pendant la première période du voyage, ne présente guère d'intérêt pour l'étranger. Les Suédois du

nord, habitués à vivre parmi les forêts et les lacs, admirent fort ces plaines fertiles, ces champs de blé qui font de la riche Scanie le jardin et le grenier des pays scandinaves. Mais pour nous, habitués à des climats plus cléments, nous ne trouvons guère de différence entre ces plaines immenses et celles de l'Allemagne septentrionale, que nous venons de parcourir.

Petit à petit, cependant, l'aspect du pays se modifie. Nous avons quitté la Scanie pour le Smaaland, contrée aride et stérile. Le sol est parsemé de blocs de pierre, d'origine éra-tique, qui rendent toute végétation impossible. A peine voit-on quelques bouleaux rabougris et quelques maigres sapins réussir à s'implanter dans ce sol ingrat. En quelques endroits, on remarque cependant les efforts faits par les paysans pour triompher de la nature : par-ci par-là quelques champs sont cultivés, et alors les pierres qui les couvraient ont été recueillies et réunies en un monceau à l'extrémité du champ. Espérons qu'un jour on parviendra à donner une utilité quelconque à ces pierres et à en opérer le transport dans des conditions qui ne soient pas trop onéreuses. L'état des choses dans cette province, maintenant la plus pauvre de toute la Suède, pourrait ainsi se voir fortement amélioré.

La route continue à travers des forêts de sapins et de bouleaux. Toutes les maisons sont en bois et rappellent les chalets de la Suisse. La plupart sont peintes en rouge ; cela doit faire un excellent effet en temps de neige. Nous côtoyons plusieurs lacs, les uns plus pittoresques que les autres, et nous ne les quittons que pour traverser de nouvelles forêts. Enfin, vers le soir, nous apercevons, bien au-dessous de nous, une immense nappe d'eau vers laquelle nous descendons et qui, à l'horizon, semble se confondre avec le ciel. C'est le lac Wet-

tern, l'un des plus grands de l'Europe; ses eaux baignent la petite ville de Jœnkœping. Le convoi s'arrête au bord même du lac.

Avant la construction du chemin de fer direct de Malmœ à Stockholm, le train express qui mettait cette capitale en rapport avec le reste de l'Europe ne marchait pas la nuit. Il s'arrêtait à dix heures du soir à Jœnkœping et continuait son trajet le lendemain, à sept heures du matin. Cet arrêt forcé a motivé la construction d'un hôtel immense, énorme et fastueux bâtiment, magnifiquement situé, ayant plutôt l'air du palais d'un souverain que celui d'une auberge de petite ville. Cet hôtel est le seul que j'aie jamais rencontré qui ne portât pas une désignation quelconque ; on lit tout simplement sur sa façade le mot *Hôtel*. Comme il est la seule auberge convenable de la ville, il n'y a pas moyen de se tromper.

Tous les voyageurs du train — et ils sont nombreux — se précipitent à la fois vers la loge du concierge, qui ne sait auquel entendre. Chacun veut être servi le premier, on se pousse, on se bouscule et l'on entend demander des appartements dans tous les idiomes de l'Europe. Grâce à sa patience et à son sang-froid merveilleux, l'honorable cerbère parvient enfin à caser tout le monde. On se demande alors de quelle façon on pourrait bien terminer sa soirée.

Jœnkœping, bien que chef-lieu d'une province, siège d'une cour d'appel et centre de la fabrication de ces excellentes allumettes suédoises qui ont si vite trouvé leur débouché dans nos pays, n'offre guère de distraction à l'étranger. Heureusement l'hôtel a comblé cette lacune. Un charmant jardin, longeant le lac, est illuminé comme pour une fête champêtre. Un

excellent orchestre s'y fait entendre jusqu'à minuit, la lanterne du phare joint ses reflets à l'illumination du parc, et, de cette façon, les voyageurs passent une soirée enchanteresse dans une petite ville qui, sans cela, serait la plus maussade des cités provinciales.

A six heures du matin, on frappe à toutes les portes ; à six heures et demie, chacun reçoit dans sa chambre son café au lait et sa note acquittée, et à sept heures, la vapeur emporte loin de Jœnkœping tous ces voyageurs qui le peuplaient la nuit précédente. L'immense hôtel reste complètement vide pour toute une journée, jusqu'à ce que l'express du soir vienne le remplir de nouveau, pour une nuit, d'une foule bruyante et affairée.

Le train continue à longer le lac, et l'on voit au-dessous de soi Jœnkœping dominé par son hôtel gigantesque. Pendant tout le reste du trajet, l'on voyage entre les sapins, les bouleaux, les maisons de bois et les grosses pierres. A Falkœping la route se bifurque ; l'une voie se dirige vers Stockholm, l'autre vers Gothembourg. C'est cette dernière ligne que nous prenons.

L'aspect du pays reste longtemps le même, puis peu à peu il s'embellit, et devient bientôt charmant. Rien de délicieux comme la ravissante vue dont on jouit à la station de Jonsered. On longe des lacs splendides, puis bientôt les collines environnantes se couvrent de jolies villas, indices du voisinage d'une grande cité, et sur chacune de ces villas nous voyons flotter l'étendard suédois, bleu à la croix jaune. C'est que le roi Charles XV et la famille royale honorent Gothembourg de leur présence, et les loyaux sujets de Sa Majesté veulent de toutes les façons lui témoigner leur affection et leur fidélité.

III

GOTHEMBOURG

Nous ne tardons pas à entrer dans une gare monumentale en style gothique, contrastant fortement avec les petites stations de bois que nous avons rencontrées tout le long de la route. Nous débouchons sur une vaste place et apercevons en face de nous, au delà d'un petit canal, l'hôtel que l'on nous avait recommandé. Il se nomme *Gœta Kellare* (l'hôtel de Gothie); il est surmonté des pavillons des trois royaumes scandinaves. Cela provient de ce que Gothembourg est en fête; presque toute la Suède assiste aux réjouissances données à l'occasion de la treizième exposition générale suédoise d'agriculture (*Almænna Svenska Landtbruksmœtet*), qui se tient cette année dans la capitale de la Gothie.

Aussi la ville, assez tranquille d'ordinaire, est-elle des plus animées en ce moment, et les logements sont-ils hors de prix ; mais les habitants, charmants et hospitaliers, comme on n'en rencontre qu'en Suède, font les honneurs de leur cité

avec une exquise amabilité et une cordialité ravissante ; aussi n'oublierai-je jamais l'accueil bienveillant que j'ai rencontré dans quelques-unes des meilleures familles de Gothembourg.

La ville est fort jolie; c'est une des rares cités qui soient à la fois régulières et pittoresques. Bien que les rues se coupent à angle droit, les hauteurs environnantes et les rochers qui s'élèvent dans la ville même, produisent des points de vue charmants aux deux extrémités de presque toutes les artères. Ces hauts rochers, d'où l'on jouit de panoramas superbes sur la ville et sur le fleuve, sont au nombre de trois ; un arsenal d'artillerie est construit sur l'un d'eux, tandis que l'école de navigation couronne la plus importante de ces hauteurs.

L'aspect de Gothembourg est tout à fait moderne, et les rues, coupées de canaux à la façon hollandaise, ont toutes un aspect monumental. Quelques-unes semblent ne se composer que de palais. Les vieilles fortifications ont été démolies et remplacées par des quartiers neufs; une ceinture de jardins délicieux fait le tour de la ville. A ces jardins vient se joindre le parc de la société d'horticulture (*Trœdgaards fœreningens Park*), local charmant où, pendant l'été, l'on fait de la musique tous les soirs.

Au milieu des jardins s'élève le nouveau théâtre, peint en rose, et près duquel se voit le groupe de bronze des *Lutteurs*, par Molin, chef-d'œuvre de sculpture moderne.

A Gothembourg, chaque monument semble un palais, et la place Gustave-Adolphe surtout paraît ne se composer que de constructions de ce genre. La statue qui l'orne est celle du roi dont elle porte le nom et qui fut le fondateur de Gothembourg, vers le milieu du dix-septième siècle. Au fond

de cette place s'élève la Bourse, magnifique bâtiment à colonnes qui contient, outre le local servant aux réunions des commerçants, une série de superbes salles destinées aux fêtes offertes par la ville. Dans l'une de ces salles se voit un très beau buste d'Odin, par Fogelberg, l'auteur de presque toutes les statues monumentales de la Suède, et entre autres de celle de Gustave-Adolphe, dont nous venons de parler. La loge des francs-maçons fait face à la bourse. C'est, comme dans presque toutes les villes de ce pays, l'un des principaux monuments de la cité. La maçonnerie suédoise, hautement protégée par le roi, ne s'entoure pas du mystère dont elle aime à se voiler dans d'autres contrées; elle n'inspire pas au public non initié ces préjugés, parfois même hostiles, qu'elle rencontre ailleurs. Partout la loge s'élève sur un des emplacements les plus en évidence de la ville, et partout on y trouve un restaurant public, ordinairement le meilleur de la localité.

Sur la place Gustave-Adolphe se voit encore le corps de garde principal de la garnison, composée, lors de notre visite, d'artilleurs vêtus d'un uniforme bleu foncé et coiffés d'un casque à chenille dans le genre bavarois.

Quand nous aurons encore cité la nouvelle poste aux lettres, jolie construction moderne qui s'élève sur le port, et quelques églises assez insignifiantes, nous croirons avoir terminé l'énumération des monuments les plus importants de la capitale de la Gothie.

Nous allions oublier le musée, qui est des plus intéressants et renferme une collection de cétacés peut-être unique en Europe. Dans cette collection figure en première ligne une énorme baleine dont la peau est intacte. De petits tableaux

pendus aux murs de la salle où elle se trouve, représentent tous les épisodes de la pêche de ce monstre, ainsi que son arrivée dans le port de Gothembourg. On pénètre par la bouche dans l'intérieur de la baleine, lequel est disposé en petit boudoir fort coquet, tendu d'étoffe bleue recouverte de mousseline blanche, orné de glaces et meublé de tables et de canapés; une vingtaine de personnes y trouvent facilement place. Le directeur du musée, M. Malm, savant aussi distingué que modeste, nous fit servir, dans le ventre du cétacé, une légère collation. C'était là, certainement, une salle à manger comme on n'en rencontre pas tous les jours.

La principale attraction de Gothembourg, lors de notre visite en 1871, était la grande exposition agricole, à laquelle étaient jointes des sections de chasse, de pêche, d'horticulture et d'industrie.

L'emplacement était parfaitement choisi et admirablement disposé. En entrant, l'on avait devant soi un superbe jet d'eau en forme de gerbe; au fond s'élevait le bâtiment destiné à l'exposition horticole; à droite et à gauche se voyaient les pavillons de la pêche et de la chasse; en face de l'exposition horticole se trouvait l'exposition industrielle. Derrière le local destiné à l'horticulture, s'étendaient de vastes espaces réservés à l'exhibition des machines agricoles en motion et aux étables pour les plus beaux produits des races chevaline, bovine et porcine, ainsi que pour les gallinacés.

Les pavillons de la pêche et de la chasse étaient des plus intéressants; ce dernier renfermait les seuls produits belges exposés : des fusils de la maison Victor Collette, de Liège. Dans le pavillon de la pêche se voyaient tous les objets né-

cessaires pour les grandes pêches des pays du nord et jusqu'à des bateaux tout complets. D'énormes blocs de glace entretenaient dans ce pavillon une atmosphère des plus agréables.

L'exposition des tissus et des objets d'ameublement était des plus remarquables. Nous y avons admiré l'industrie des paysans suédois et norvégiens, qui passent leurs interminables hivers à fabriquer soit des tissus, soit des meubles. Parmi ces derniers, nous en avons vu qui, admirablement sculptés, étaient des plus élégants et d'un bon marché tel que nos marchands de meubles trouveraient, je crois, un avantage réel à s'adresser dans ces pays pour tout ce qui concerne les ouvrages en bois. Les communications régulières que nous possédons maintenant avec la Suède rendraient, du reste, la chose facile. Nous vîmes également de petits groupes en bois sculpté, dans le genre de ce que l'on fait en Suisse, mais d'une supériorité incomparable, tant comme travail que comme originalité, sur tous les produits helvétiques. Jamais, croyons-nous, l'esprit d'observation n'a été poussé aussi loin.

Ce qui était de nature à surexciter le plus l'attention de voyageurs venus de nos parages, était certes l'exposition laponne. Tous les objets usuels de ces peuples de l'extrême nord s'y trouvaient exposés, ainsi que ceux des habitants de l'Islande. Le roi fit emplette de plusieurs de ces objets et de beaucoup de produits sculptés de la Norvège, pour en faire don au musée de Gothembourg.

Je ne parle que pour mémoire de l'exposition des bois. Il va de soi qu'en Suède une telle exhibition réunit la qualité et la quantité. Quant à l'exposition des fromages et

des poissons fumés, nous y avons attrapé une indigestion de saumon que nous n'oublierons pas de si tôt.

L'exposition renfermait encore plusieurs buffets-restaurants que l'on désigne ici sous le nom bizarre de *Sweitzeri*.

Les festivités organisées par la ville avaient duré plusieurs jours et avaient été des plus intéressantes et des plus variées ; mais cependant tout devait s'effacer devant la gigantesque fête d'adieu offerte par l'autorité communale à la famille royale, aux membres du jury et aux visiteurs étrangers, dans le parc de Lorentzberg.

C'est sous ce nom que l'on désigne un jardin public, renfermant un restaurant et une salle de spectacle. La fête consistait en un concert avec illumination du parc. Le nombre des invités dépassait six mille, et la musique des artilleurs de Gothie se faisait entendre dans un kiosque brillamment éclairé. De toutes parts, des tables de la longueur des allées du jardin étaient couvertes de rafraîchissements offerts aux conviés. Les vins les plus divers coulaient à flots ; il y avait là des lacs de punch et des océans de bischoff.

De huit à dix heures les consommateurs ne se bousculèrent pas trop, du moins au commencement, mais à dix heures, quand s'ouvrit la salle du souper, nous fûmes témoins d'un spectacle inénarrable. Six mille personnes se précipitèrent à la fois dans le local du festin. Des montagnes de victuailles se dressaient tout autour de l'immense salle de restaurant et de la non moins vaste salle de spectacle. Jamais festin de Gargantua, jamais noces de Gamache n'offrirent un coup d'œil comparable à ces pyramidales agapes.

Chacun s'élance vers les tables et se sert comme il peut.

Quand nous parvenons à nous frayer un passage, le désordre est à son comble. Les convives saisissent au hasard ce qu'ils peuvent atteindre et l'on aperçoit les assemblages les plus disparates : la même assiette contient du gibier, du potage. du poisson, du pudding et des pommes de terre ; le champagne se boit dans des tasses, le punch dans des coupes et le café dans des verres à liqueur. Les domestiques, fort nombreux cependant, ont complètement perdu la tête au milieu de ce tohu-bohu. Deux mille bouteilles de champagne, sans compter les autres boissons, furent consommées en moins d'une heure.

Cette colossale goinfrerie était à son comble quand les accords graves et lents de l'air national suédois se firent entendre dans le jardin. Le roi Charles XV, retenu par la maladie aux bains de mer de Særœ, s'était fait remplacer par son frère le prince Oscar, duc d'Ostrogothie, héritier présomptif du trône, et c'était S. A. R. qui venait d'arriver à la fête et se montrait à une espèce de balcon transformé pour la circonstance en tribune aux harangues. Le moment des toasts officiels était arrivé; en un instant la salle du banquet se vida et la foule alla se presser au pied de la tribune.

Le prince Oscar, actuellement roi de Suède et de Norvège, est un grand et bel homme à la figure caractéristique et au type méridional fortement accusé. Sa voix est forte et vibrante et sa parole éloquente parvient facilement jusqu'au bout du jardin. Aussi est-elle acclamée avec frénésie. D'autres orateurs prennent après lui la parole, et même mon excellent compagnon de route F. G., un de nos rares compatriotes qui parlent le suédois, prononce dans cette langue quelques paroles de remerciement pour l'aimable accueil

dont on nous honore, paroles immédiatement couvertes de chaleureux applaudissements.

Les discours terminés, le prince fit le tour du parc, adressant la parole à plusieurs invités. S. A. R., répondant à un compliment de mon compagnon de voyage, daigna bien nous exprimer le plaisir qu'il éprouvait à voir des Belges assister à cette fête. « Notre pays est situé au bout du monde, » dit le prince, « et on le connaît trop peu. Je suis toujours heureux de voir les étrangers venir le visiter ; c'est ainsi qu'ils parviendront à connaître mieux notre peuple si courageux et si patient et qu'ils apprendront à l'apprécier. » Ces paroles étaient prononcées en excellent français, et avec cette affabilité à laquelle tous ceux qui ont eu l'honneur d'approcher Oscar II ne cessent de rendre hommage. A minuit, le prince se retira.

J'ai oublié de relater que, parmi les nombreux invités, on se montrait surtout une espèce de géant, à la figure intelligente, vêtu d'une longue redingote bleue et de culottes en peau de daim, et coiffé d'un chapeau à fort petits bords. C'était un campagnard dalécarlien, Liss Olaf Larsson, membre de la chambre des députés, et qui est peut-être le personnage le plus important de la partie de la Suède qu'il représente au parlement. Nous lui fûmes présentés; hospitalier comme tous ses compatriotes, il insista fortement pour nous faire poursuivre notre voyage jusque dans les parages éloignés qu'il habite; c'est là que se sont le mieux conservés les costumes et les mœurs de la Suède d'autrefois. L'invitation était tentante, nous acceptâmes sans façon, et certes nous n'eûmes pas à nous en repentir, car cette partie de notre voyage fut certainement la plus curieuse et la plus intéressante.

La fin de la fête se passa d'une façon assez convenable, bien que l'on continuât à faire honneur à la table des amphitryons de Lorentzberg. Soyons cependant ici de bon compte et ne nous montrons pas d'une sévérité exagérée. Après tout, si un certain désordre régna pendant le souper et si nous vîmes — là où se trouvaient, parmi une quantité aussi considérable d'invités, un nombre assez élevé de braves et bons agriculteurs, d'une éducation peu cultivée et qui ne s'étaient jamais trouvés à pareille fête — si nous vîmes, disons-nous, des scènes un peu trop rabelaisiennes, nous devons cependant reconnaître qu'en somme l'assemblée en général se montra plus polie et plus rangée que ne le ferait peut-être en pareille circonstance, dans tout autre pays, un public composé d'éléments identiques.

IV

LE CANAL DE GOTHIE

Mon ami G., dont la parfaite connaissance de la langue suédoise m'allait être d'une si grande utilité, avait fait à Gothembourg la connaissance d'un jeune Anglais, sir Robert S., voyageur émérite, comme la plupart de ses compatriotes. Ce gentleman s'était joint à nous pour continuer le voyage, et nous avions pris place à bord du steamer *Wadstena* qui, en trois jours et deux nuits, allait nous transporter à Stockholm, en nous faisant traverser, d'une mer à l'autre, la Suède dans toute sa largeur.

Il y a bien un chemin de fer qui relie entre elles, en un jour, les deux grandes cités suédoises, mais cette voie ferrée semble avoir recherché, sur presque tout son parcours, le pays le plus monotone et le moins varié de tout le royaume.

Le canal, au contraire, présente les aspects les plus variés.

Le trajet ne se fait, à dire vrai, que pour une minime partie sur le canal de Gothie proprement dit.

Du Gotha Elf, fleuve près de l'embouchure duquel s'élève Gothembourg, le navire, après avoir entouré les superbes chutes de Trollhættan, pénètre dans l'immense lac Wenern. Le canal joint celui-ci au Wettern, son rival en étendue, et unit les uns aux autres les lacs Motala, Bottensjœn, Wiken, Boren, Boxen, Asplaangen et Slatbaken, puis il aboutit à la mer Baltique. Après une traversée maritime de quelques heures, on entre dans un nouveau canal, celui de Sœdertelge, qui joint la Baltique au lac Mælar, à l'extrémité duquel s'élève la brillante et pittoresque cité de Stockholm.

Ce trajet de trois jours est vraiment ravissant dans sa variété, et, s'il était connu davantage, nous ne doutons pas qu'il ne devînt en peu de temps un but favori de voyage pour les touristes, au même titre que les bords du Rhin ou les lacs de la Suisse.

Les bateaux à vapeur du canal sont très confortables et le service y est fait par des jeunes filles des plus avenantes. La vie n'y est pas chère, et pour donner au lecteur une idée de la bonne foi et de l'honnêteté des gens de ce pays, je me contenterai de dire que dans la cabine principale se trouve un petit carnet attaché à la cloison par une ficelle. En arrivant à bord, chaque passager y inscrit son nom en tête d'une page blanche et note sur celle-ci, au fur et à mesure qu'il les demande, toutes les consommations qu'il prend sur le navire. Au moment de quitter le bateau, chacun fait soi-même son addition et paye ce qu'il doit d'après le compte établi par lui-même; le tout sans contrôle aucun et sans autre garantie que la bonne foi du voyageur. Où trouver encore en Europe un peuple

chez lequel la confiance mutuelle, basée sur la probité nationale, ait conservé ces usages dignes de l'âge d'or ?

En quittant le quai de Gothembourg, le steamer remonte assez lentement le cours rapide du Gotha Elf. Il est sept heures du matin ; le temps est superbe et la ville se dessine admirablement au milieu de vertes prairies. A la hauteur de Kongelf, le fleuve se divise en deux bras qui viennent aboutir au Skager Rack. Kongelf, située au pied d'une haute montagne, fut autrefois la capitale de la Norvège, mais n'est plus qu'un simple bourg d'environ mille habitants. Tout près de là s'élèvent les ruines de l'ancien château fort de Bohus, les plus colossales et les plus romantiques de la Suède. Elles datent de 1308 et dominent admirablement la vallée. La ville suivante est Gamla Lœdœse, dont les habitants furent les fondateurs de Gothembourg. Puis l'on arrive à Lilla Edet, petit bourg assez industriel où l'on rencontre la première chute d'eau du Gotha Elf. Cette chute, de neuf pieds de hauteur, est évitée en suivant le petit canal de Strœm, avec deux écluses. Sorti de ce canal, on rentre dans le Gotha Elf, que l'on remonte dans la direction du lac Wenern. La contrée environnante est l'une des plus belles de la Suède. A Akerstrœm, où il y a encore une petite chute d'eau, on entre de nouveau dans un modeste canal avec une écluse qui élève le navire de trois pieds et demi.

Nous approchons des chutes de Trollhættan, les plus considérables et les plus imposantes de l'Europe, et par lesquelles l'immense lac Wenern, cette véritable mer intérieure, déverse, par le Gotha Elf, dans la mer du Nord, toutes ses eaux alimentées par vingt-quatre rivières. Ces cataractes se composent de quatre chutes successives d'une hauteur totale

de cent douze pieds. L'on a calculé qu'à chaque seconde, le Wenern décharge environ quatre cents toises cubes de ses eaux. Il est facile de s'imaginer, d'après ces données, avec quelle force immense et quel volume d'eau le fleuve précipite ici ses flots rapides.

Avant d'arriver aux chutes, on aperçoit à sa droite l'entrée du canal — réellement extraordinaire — qui fait éviter les cataractes à notre bâtiment. Nous sommes là devant une des merveilles de l'Europe. Huit écluses superposées, pareilles aux marches d'un escalier de géants, vont élever le navire jusqu'au niveau de la partie supérieure des chutes, et cela en deux heures de temps. Quand le steamer sera arrivé à la plus haute écluse, le passager pourra voir, à plus de cent cinquante pieds au-dessus de lui, le bateau qui doit le transporter. L'entrée de l'ancien canal — hors d'usage maintenant — voisine de l'entrée du nouveau, paraît plus extraordinaire encore, les écluses en forme d'escalier étant beaucoup plus rapides et plus rapprochées. Le nouveau canal, construit en 1844, est bien l'un des chefs-d'œuvre les plus étonnants que l'art de l'ingénieur ait jamais réalisés.

Pendant que notre steamer accomplit cette manœuvre et remonte toutes ces écluses , les passagers descendent à terre et se disposent à aller retrouver leur navire tout au haut de la montagne, après avoir longé le fleuve en en suivant les cataractes.

Nous avons deux heures de temps pour cela. De jeunes garçons portant sur leur casquette le mot *Vegvisare* (indicateur du chemin), nous servent de guides ; nous nous mettons en route par des sentiers dont le sol est recouvert de sciure de bois, excessivement moelleuse sous les pas.

Nous longeons ainsi, en montant toujours, ces cascades gigantesques bondissant au milieu de sites admirablement sauvages. Nous n'hésitons pas à dire que, dans aucune de nos pérégrinations, nous n'avons rencontré rien d'aussi merveilleusement beau; et cependant, hors des pays scandinaves, on connaît à peine le nom de ces cataractes sublimes.

Nous trouvons sur notre route une grotte où plusieurs souverains de la Suède ont fait graver leur nom, en souvenir de leur visite aux chutes. On remarque encore d'autres curiosités pendant le trajet : ce sont les *Jættegrytta*, phénomène propre, croyons-nous, à la nature scandinave. Le cataclysme qui, à une époque très reculée, a bouleversé ce pays, a fondu d'immenses glaciers qui ont transporté jusque dans la Suède méridionale d'énormes blocs de pierre. Quelques-unes de ces pierres se sont trouvées arrêtées par des rochers, et l'eau, continuant à les faire rouler sur la même place, leur a fait creuser dans le roc même des trous ayant parfois de huit à dix pieds de profondeur. Les paysans ont donné à ces trous le nom populaire de *marmites de géants*. Dans plusieurs de ces cavités, l'on trouve encore la pierre qui y a creusé sa niche et qui servait aux géants, suivant la croyance populaire, pour faire leur cuisine. C'est ce que disent les habitants du pays, qui mettent encore parfois une pierre dans leur marmite pour retarder l'ébullition.

La plus belle et la plus considérable des chutes de Trollhættan est celle que l'on désigne sous le nom de Toppœfallet, où une petite île se dresse au milieu de la cataracte. Le colonel suédois Erikson est parvenu, au moyen d'un élégant pont de fer, à pratiquer une communication entre le rivage et cette île. Une scierie de bois y est mise en mouvement par la chute, et

l'on embrasse de là, d'un seul coup d'œil, douze cascades différentes. D'un rocher voisin, l'on aperçoit toutes les chutes d'eau à la fois, des maisons, des moulins, le fleuve avec ses murs de rochers escarpés, les navires dans le canal, et enfin, dans le lointain, des plaines où la vue est limitée à l'orient par les cimes boisées des montagnes de Halle et de Hunneberg.

La nouvelle église du village domine tout ce tableau. Au-dessus des chutes, nous trouvons une hôtellerie confortable et propre, et nous retournons bientôt à bord du *Wadstena*, qui va continuer son voyage sur la rivière, maintenant qu'il a franchi, de son côté, la merveilleuse suite d'écluses dont nous venons de parler.

Il y a encore quelques rapides à franchir avant d'arriver au Wenern; ils sont toujours évités au moyen de petits canaux latéraux, et l'on quitte enfin le Gotha Elf pour prendre le canal de Charles *(Carls Graf)*, qui nous conduit à Wenersborg, chef-lieu de la province d'Elfsborg.

La ville est peuplée d'environ cinq mille habitants. Vue du pont du navire, elle paraît régulière; elle est complètement bâtie en bois. On remarque un grand monument à fronton grec, orné de l'écusson royal de Suède, d'azur aux trois couronnes d'or; c'est, nous dit-on, la résidence du gouverneur.

Ici nous pénétrons dans le lac Wenern, le plus grand de la Suède et l'un des plus considérables de l'Europe. Il forme une véritable mer intérieure, et les impressions que ressent le passager sont bien les mêmes que par une traversée maritime. C'est pour le voyageur une des particularités de ce pays extraordinaire que de ne pouvoir se croire en mer que lors-

qu'il n'y est pas. En effet, si l'on suit toute la côte de la péninsule scandinave, de l'une extrémité du pays à l'autre, on aperçoit toujours, de tous les côtés, la terre autour de soi, à cause des innombrables îles qui entourent les deux royaumes, tandis qu'à l'intérieur des terres, sur les lacs, on peut parfaitement se figurer être en plein Océan.

Nous fûmes spectateurs sur le Wenern d'un splendide coucher de soleil. Le crépuscule qui, dans ces parages, dure jusque bien avant dans la nuit, reflétait sur le lac ses plus belles couleurs, et le sillon creusé par le navire, ainsi que le remous qu'occasionnait celui-ci, produisaient les effets les plus bizarres et les plus fantastiques sous l'influence de la plus fantastique des lueurs.

Nous allâmes nous coucher sous l'impression de ce crépuscule merveilleux, et le lendemain, à notre réveil, nous étions arrivés à l'autre extrémité du lac. Le navire, s'engageant dans le canal de Gothie proprement dit, s'était arrêté à Toreboda, où le chemin de fer de Stockholm à Gothembourg croise le canal sur un pont. Les pays que nous traversons d'abord se composent de vastes plaines rappelant la Flandre ; mais bientôt le paysage change, et l'on croirait traverser un immense parc dont les grands arbres ombragent tout le cours du canal, devenu très étroit.

Nous approchons du Wettern, l'autre grand lac intérieur, dont nous avons déjà effleuré l'extrémité méridionale à Jœnkœping, mais, avant d'y arriver, nous devons encore passer plusieurs écluses et traverser deux petits lacs, ceux de Bottesjœn et de Wicken. A Pævelstorp, un obélisque indique le point le plus élevé du canal ; nous n'avons donc plus qu'à descendre jusqu'à la Baltique.

L'entrée du canal, du côté du Wettern, est défendue par la forteresse de Carlsbourg, fondée en 1820 et l'une des plus considérables de la Suède. Trois tours rondes blindées dominent le fort. Nous voyons les officiers de la garnison se promener prèsdu débarcadère, vêtus d'un costume d'été à raies blanches et bleues.

Nous traversons le Wettern de l'ouest à l'est, nous dirigeant de Carlsbourg vers Wadstena. Cette fois le lac ne nous est pas aussi favorable que le Wenern, et nous éprouvons un roulis aussi considérable que si nous étions en mer. On pourrait, du reste, se croire en plein Océan, car, de nouveau, le ciel et l'onde forment tout notre horizon.

Bientôt cependant nous apercevons les rivages de l'Ostrogothie et la ville de Wadstena dominée par son château, si célèbre dans les annales du royaume. Ce château fut construit par Gustave Wasa, qui s'y retira après avoir affranchi la Suède. C'est ici que ce grand roi goûta dans la paix et le repos les joies les plus pures ; c'est ici encore que furent attristés les jours du vieux monarque par l'inconduite de ses enfants et surtout par leurs dissensions, qui devaient être un jour si fatales au pays. On montre à Wadstena la fenêtre par laquelle la fille du roi introduisait son amant, le brillant comte Jean de Frise; on y montre également une autre fenêtre d'où le duc Magnus, atteint d'aliénation mentale, se précipita dans le lac : il s'y croyait appelé par une sirène. Enfin, l'on y fait voir un cachot infect où le roi Éric XIV, fils de Gustave, fit enfermer son frère Jean III.

Le château, en style renaissance, a fort bonne apparence quand on le voit du lac ; mais l'intérieur en est bien délabré. Un certain nombre de salles servent actuellement de maga-

sins de blés ; on y distingue quelques restes de peintures murales à moitié effacées. On trouve encore dans ce château une belle et vaste salle gothique. Dans la cour, des marchandes offrent en vente des dentelles, principale industrie de la localité.

Peu après avoir quitté Wadstena, nous abandonnons le Wettern pour entrer de nouveau dans le canal et nous diriger vers Motala, l'établissement industriel le plus important de tout le royaume. Fonderie de fer, fabrique de machines, chantier de bateaux à vapeur, tout y est réuni. Les visiteurs sont guidés à travers l'établissement par des ouvriers fort polis, et ce n'est certes pas l'une des impressions les moins vives du voyage que celle que nous laisse la visite de ces vastes ateliers, célèbres dans l'Europe entière.

De l'autre côté du canal, une pierre bien simple, entourée d'un grillage, s'élève au bord de l'eau. C'est la tombe de l'homme de génie qui créa cette œuvre immense d'un canal unissant les deux mers, de celui qui fut le fondateur de Motala, de l'illustre Balthazar de Platen. Son mausolée est bien simple, mais son vrai monument c'est le canal qui baigne cette humble pierre, et ce monument-là parlera plus longtemps et plus éloquemment que la plus pompeuse des épitaphes.

C'est en 1810 que commencèrent les travaux du canal ; en 1832 ils étaient achevés, et les navires traversaient la Suède dans toute sa largeur, depuis la mer du Nord jusqu'à la Baltique. Motala fut fondée en 1822, et depuis lors l'œuvre du comte de Platen ne fait que croître en réputation et en prospérité.

Nous continuons notre route en nous dirigeant vers le lac

Boren. Les bords du canal sont boisés et forment des taillis dont les branches effleurent le navire. On semble se trouver dans un vaste jardin, dans l'intérieur silencieux duquel la petite rivière de Motala bondit en longeant le canal et s'écoule avec un doux murmure. On ne tarde pas à avoir devant soi la vue magnifique du lac, avec ses riants rivages plantés de bois de pins et de bouleaux. Nous descendons au niveau du Boren par cinq écluses, d'une hauteur totale de cinquante et un pieds, et nous nous trouvons bientôt au milieu du lac, dont nous admirons les rives pittoresques et l'eau claire comme du cristal.

Dans tous les lacs de la Suède, on a toujours de la peine à distinguer de loin les entrées, généralement assez étroites, du canal. Aussi a-t-on dressé près de celles-ci d'énormes disques de bois, peints en blanc, dont la couleur tranche vivement sur le vert foncé des arbres. Ces disques remplissent donc pendant le jour l'office de phares; la nuit, ils sont remplacés par des fanaux.

Le canal quitte le lac Boren pour aboutir au lac Roxen, situé beaucoup plus bas. Pendant tout ce trajet, l'on aperçoit de riantes prairies, des bosquets touffus et parfois de superbes domaines, somptueuses résidences de l'aristocratie suédoise.

Avant d'arriver au niveau du Roxen, nous avons quinze écluses consécutives à traverser. Nous descendons, en nous promenant, jusqu'au bord du lac, et de là nous voyons de nouveau notre bateau à cent cinquante pieds au-dessus de nous. Il lui faudra trois heures pour atteindre notre niveau; aussi profitons-nous de ce temps pour visiter, à une courte distance, les ruines du couvent et de l'église de Wreta-Kloster,

fondés en 1128 et lieu de sépulture de plusieurs souverains scandinaves du moyen âge.

Il faisait nuit quand nous retournâmes à bord, où nous trouvâmes joyeuse compagnie. C'était le 9 août 1871, et comme plusieurs Écossais se trouvaient parmi nos compagnons de route, ils vinrent nous inviter à célébrer avec eux le centième anniversaire de la naissance de leur écrivain national, sir Walter Scott. A défaut de whiskey calédonien, ce fut par des flots de punch suédois qu'ils honorèrent la mémoire du chantre de *Marmion* et du *Dernier Ménestrel*.

A notre réveil, nous trouvâmes le *Wadstena* arrêté devant la petite ville de Sœderkœping, entourée de montagnes et dominée par le superbe rocher de Ramshæl, auquel les anciens habitants du pays accordaient au bon vieux temps une vénération superstitieuse.

Encore une écluse et nous voici au niveau de la Baltique. Le navire s'engage dans le golfe de Slætbaken. Sur un îlot, dans un détroit resserré où ce golfe se joint à la mer, se dressent les ruines pittoresques du château historique de Stegeborg, construit au treizième siècle et détruit en 1598.

Ce château fut témoin de beaucoup d'événements importants dans l'histoire de la Suède.

La partie maritime du voyage de Gothembourg à Stockholm prend environ sept heures. Pendant tout ce trajet l'on ne perd pas de vue, à gauche, les côtes de l'Ostrogothie et de la Sudermanie ; à droite, on aperçoit tout un archipel d'îlots, de récifs et de rochers. Rarement on entrevoit à l'horizon le ciel se confondant avec les flots azurés de la Baltique. Les îles deviennent plus vastes et plus importantes à mesure qu'on

se rapproche du canal de Sœdertelge, qui joint la Baltique au lac Mælar. A l'entrée de ce canal est la grande île de Mœrkœ, avec le beau château de Horningsholm, l'un des domaines les plus considérables de la Suède.

Nous sortons de la mer Baltique et nous nous retrouvons de nouveau dans un étroit canal. La chaleur est si intense que la bâche destinée à préserver les passagers des rayons du soleil, prend feu par la force de la réverbération de ceux-ci, et ce n'est pas sans quelque peine que l'on parvient à éteindre ce commencement d'incendie.

A Sœdertelge, nous nous arrêtons. La ville est petite et compte un peu plus de deux mille habitants. On y trouve un établissement hydrothérapique. Les honneurs de la cité nous furent faits par le pasteur protestant, homme fort poli et des plus serviables. Il portait, comme tous ses collègues, le costume civil avec un rabat blanc et un singulier petit manteau étroit et court, dans le genre de celui que portent les huissiers de nos cours d'assises.

Pendant que nous visitions la ville, horriblement pavée en cailloux pointus, notre steamer avait passé la seule écluse du canal de Sœdertelge, et bientôt nous marchons à toute vapeur dans la direction du lac Mælar. Le canal de Sœdertelge, commencé en 1780 et achevé en 1819, est fortement encaissé; les berges ont bien cent pieds de hauteur. Nous pénétrons enfin dans le Mælar, le troisième des grands lacs de Suède. Son aspect diffère complètement de celui des mers intérieures que nous venons de traverser, car il ne renferme pas moins de douze cents îles, presque toutes fort pittoresques. Le Mælar rappelle beaucoup les lacs d'Écosse, dont il a le cachet romantique et les bords verdoyants. Les paysages sont tout aussi

beaux que ceux que nous venons d'admirer, mais d'un genre tout différent. Notre navire poursuit sa route au milieu de ce vaste archipel. Au sommet d'un rocher, on nous montre une haute perche surmontée d'un chapeau de fer-blanc. On n'a jamais pu nous dire au juste ce que rappelait cet objet, si singulièrement placé au milieu du paysage.

Mais tout à coup, au détour d'un îlot, nous apercevons, se détachant comme la toile du fond d'un théâtre, entre les rochers qui, des deux côtés, semblent les décors de l'avant-scène, les contours encore un peu indécis d'une grande ville admirablement située. C'est Stockholm qui nous apparaît. Plus on se rapproche, mieux ces contours se dessinent ; on distingue bientôt la cité proprement dite, bâtie sur une île, et, de chaque côté, Normalm et Sœdermalm, se dressant sur leurs collines. Il est difficile de s'imaginer une vue plus merveilleuse et plus imposante que celle de cette pittoresque capitale, telle qu'elle se présente du côté du Mælar, et cependant, quand nous l'aborderons du côté de la mer, elle nous paraîtra plus extraordinaire et plus admirable encore. Encore quelques tours de roue et le navire aborde au quai de Riddarholm, à deux pas du centre de la ville. Quelques minutes après notre arrivée, nous étions installés à l'hôtel Rydberg, un des meilleurs de l'Europe.

V

STOCKHOLM

Stockholm, bâtie sur sept îles comme Rome sur sept collines, est bien certainement l'une des villes les plus pittoresques et les mieux situées qu'il y ait au monde. Belle d'un genre de beauté unique, elle a son cachet tout spécial et ne ressemble à aucune autre cité. Constantinople, Naples, Venise présentent, certes, des panoramas sublimes ; Stockholm, sans pouvoir être comparée à aucune d'elles, est peut-être tout aussi merveilleuse par sa grandeur imposante et par la façon toute particulière dont sont groupés et étagés les divers quartiers qui la composent. Située entre un lac et la mer, elle présente de tous les côtés les points de vue les plus variés et les plus riants. L'embouchure du Mælar est croisée par un immense pont sur lequel le chemin de fer débouche au sortir d'un long tunnel creusé sous le faubourg du Sud. La vue, que l'on a du chemin de fer sur la ville, au moment de l'arrivée, est vraiment féerique.

Notre première visite avait été pour la légation de Belgique. A notre grand regret, nous trouvâmes absent de la ville le diplomate qui représentait alors notre pays à la cour de Suède, M. Van Loo, dont l'affabilité et l'obligeance sont bien connues de tous nos compatriotes qui ont été dans le cas d'avoir besoin de son intermédiaire. Nous fûmes reçus à la légation belge par M. Barbanson, secrétaire de première classe, auprès duquel nous rencontrâmes l'accueil le plus empressé. Ce fut avec lui ou sous ses indications que nous visitâmes la brillante capitale du Nord.

Comme Paris, Stockholm fut, à l'origine, contenue tout entière dans une île de moyenne grandeur ; c'est cette île que l'on appelle encore la cité proprement dite. On y trouve plusieurs édifices et, en particulier, le palais royal, l'un des plus beaux de l'Europe et le monument le plus imposant de Stockholm, qu'il domine de toutes parts. N'importe d'où l'on admire la capitale suédoise, c'est toujours la masse carrée et grandiose du château qui attire avant tout les regards. Cette splendide construction fut élevée, sous le règne de Charles XI, par le célèbre architecte Tessin. Ses quatre façades, également remarquables, sont différentes toutes les quatre ; du côté nord, on y monte par une rampe en pente douce que l'on nomme la *montée des lions*. On a de là une vue superbe sur la ville. La façade du sud, ornée de groupes et de trophées, est la moins bien conservée des quatre.

L'intérieur du château n'est guère moins remarquable. On est facilement admis à en visiter les nombreux appartements. Il serait fastidieux de les énumérer tous. Rappelons seulement, dans la partie du palais habitée par la feue reine Louise, une

collection superbe d'antiquités et une salle de bal complètement dorée. Il y a encore dans le palais une belle galerie de tableaux, ne contenant que des œuvres de peintres scandinaves, parmi lesquels le roi Charles XV n'occupait pas le dernier rang. Ce prince artiste s'était également plu à orner de quelques-unes de ses meilleures peintures les appartements particuliers du château.

Ce qui charme surtout, quand on visite cet édifice, c'est la facilité avec laquelle on s'initie aux détails de la vie intime de la famille royale. Mille petits détails, mille petits riens vous laissent deviner les goûts et la manière de vivre des augustes hôtes qui habitent le palais. Ainsi les appartements de la princesse Louise (actuellement princesse royale de Danemark) sont bien ce que l'on peut imaginer de plus frais, de plus coquet et de plus virginal à la fois. Que de petites choses charmantes ne devinait-on pas dans les appartements occupés alors par feu la reine-mère Joséphine de Leuchtenberg, fille du prince Eugène de Beauharnais. Outre les portraits de ce dernier et de son épouse, née princesse de Bavière, nous y remarquâmes ceux des membres de la famille royale, puis encore celui du prince impérial de France, fils de Napoléon III et filleul de la reine. Le jeune prince était représenté en grenadier de la garde impériale. Qui eût jamais pu songer que cet enfant, entouré de toute la pompe césarienne, devait succomber un jour au fond de l'Afrique, sous les coups de sauvages inconnus !

Quelques objets de piété, ornant les appartements de la reine Joséphine, prouvaient que la souveraine était restée fidèle aux convictions catholiques de son enfance. Tout, dans ce séjour, respirait le calme et l'affection : c'était la demeure paisible

d'une royale vieille femme, où se lisait aisément la félicité de la belle et jeune épouse du brillant Oscar Ier, et plus tard, les émotions saintes de la mère de famille qui avait concentré tout son amour sur ses enfants.

Nous ne décrirons ni la superbe chapelle du château, ni les vastes salons d'apparat parmi lesquels on en remarque surtout quatre, ornés des emblèmes distinctifs des quatre ordres de chevalerie de la Suède. Il faudrait un gros volume pour donner une description un peu exacte de tout ce que renferme cette admirable résidence royale.

En face du palais, le pont du Nord aboutit à la place Gustave-Adolphe, bornée d'un côté par le palais du prince héritier et de l'autre par le théâtre de l'opéra. Les façades de ces deux monuments sont tout à fait semblables. L'opéra, construit par Gustave III, n'a subi aucune modification depuis la mort de ce monarque, assassiné par Ankastrœm en 1792, pendant un bal masqué, dans la salle même du théâtre actuel. La statue équestre de Gustave-Adolphe s'élève au milieu de la place, dont le quatrième côté est formé par l'hôtel Rydberg, donné à la ville par un négociant de ce nom.

Les églises de Stockholm ne sont guère remarquables. La seule qui présente quelque intérêt est l'église des Chevaliers, *(Riddarholmskyrkan)* sépulture des rois de Suède. Ce temple, surmonté d'une haute flèche de fer, ne sert plus à l'exercice du culte; il est dans le style gothique. Malheureusement, les nombreuses chapelles en styles divers que l'on y a accolées, ne sont pas de nature à en embellir l'extérieur. L'intérieur est tapissé de drapeaux pris sur l'ennemi. Les divers rois du nom de Gustave sont inhumés dans une même chapelle, et ceux du nom de Charles dans une autre. La

dynastie actuelle a également sa chapelle particulière. Comme l'abbaye de Westminster, l'église des Chevaliers n'est pas seulement la sépulture des rois, elle est encore le Panthéon de la Suède et, à ce titre, elle renferme les tombes d'un grand nombre d'hommes illustres, et entre autres celles des célèbres généraux Torstenson et Banèr.

Tout près de là s'élève la Maison des Chevaliers (*Riddarhuset*), l'un des plus beaux monuments de Stockholm, construite au dix-septième siècle. La grande salle où siégeait autrefois la noblesse en temps de diète, est entièrement revêtue des écussons de toutes les familles formant l'aristocratie suédoise. C'est dans cette salle que se tinrent les séances du congrès des sciences préhistoriques en 1874. Sur la place qui la précède se voit une belle statue de Gustave Wasa.

Les statues monumentales ne sont pas rares à Stockholm. Burger Jarl, le fondateur de la ville, Gustave Wasa, Gustave-Adolphe, Charles XII, Gustave III, Charles XIII et Charles XIV (Bernadotte) y ont leurs effigies, ainsi que le célèbre chimiste Berzélius, dont l'image orne un joli parc assez fréquenté.

Le musée national, nouvellement construit, est de tous points remarquable et mériterait certes une réputation plus étendue à l'étranger. La façade en est fort belle et le grand escalier splendide. On y trouve une belle collection d'antiquités scandinaves préhistoriques, des âges de la pierre, du bronze et du fer, ainsi que des antiquités égyptiennes et de fort beaux objets du moyen âge. La perle du musée des antiques est la statue de marbre d'Endymion, trouvée dans les fouilles de la villa d'Adrien, près de Tivoli, et achetée par Gustave III pour deux mille ducats. La galerie des tableaux est très com-

plète et renferme de magnifiques toiles des plus grands maîtres des diverses écoles de peinture, parmi lesquelles un admirable tableau mythologique de Boucher. Le musée national de Stockholm possède aussi, comme autrefois le Louvre, un *musée des souverains*. Divers objets ayant appartenu à presque tous les princes qui ont porté la couronne de Suède, y sont réunis. On y voit les costumes du couronnement de plusieurs d'entre eux; leur magnificence tranche vivement avec l'extrême simplicité d'un habit bleu à boutons de cuivre, habillement ordinaire de Charles XII.

La merveille de Stockholm, c'est son parc (*Djurgaarden*), situé dans l'une des îles de la Baltique. On s'y rend de la cité par un de ces ravissants petits steamers-omnibus qui sillonnent en tous sens les eaux de la capitale et qui y donnent tant d'animation au paysage. Ces petits bateaux à vapeur, aussi légers qu'élégants, formés d'une coque et d'une chaudière, sont toujours en mouvement et, pour une somme très minime, transportent leurs passagers d'une rive à l'autre des nombreuses îles qui forment la métropole.

Ni le Dyrehaven de Copenhague, ni Hyde Park de Londres, ni le Thiergarten de Berlin, ni le Prater de Vienne, ni le bois de Boulogne de Paris, ni le bois de la Cambre de Bruxelles, ni même le bois de la Haye, si agreste cependant, ne peuvent donner une idée du Djurgaarden. C'est qu'ici la nature a tout fait; l'art n'y est presque pour rien. Le parc de Stockholm est une superbe forêt, plantée sur le penchant de collines et offrant de toutes parts les plus beaux aperçus sur la ville et sur la mer.

Les habitants de Stockholm sont fiers, et à juste titre, de leur superbe parc; aussi bon nombre d'entre eux y ont-ils

fait construire des maisons de plaisance. La plus remarquable est Rosendal, ancienne habitation de la reine-mère. La villa du célèbre sculpteur Bystrœm renferme maintenant une belle collection de curiosités. C'est à ce sculpteur qu'est dû le buste colossal de l'inimitable poète Bellman, peut-être le plus grand improvisateur qui fût jamais. Il chanta ce superbe Djurgaarden, dont son buste est un des principaux ornements.

Le peuple rencontre aussi à Djurgaarden les plaisirs dont il raffole. Une partie du parc est transformée en foire perpétuelle, toute peuplée de saltimbanques et de spectacles en plein vent. On y trouve aussi un cirque et deux théâtres, dans l'un desquels nous vîmes représenter l'*Ile de Tulipatan*, d'Offenbach, sous le nom de *Prins Pipi och Froken Fifi*. Bien que les rôles principaux fussent distribués à deux petites actrices fort gentilles, nous fûmes forcés d'avouer que l'interprétation du genre des Bouffes-Parisiens ne nous semblait pas être tout à fait dans les moyens des artistes scandinaves.

Djurgaarden renferme un restaurant de premier ordre, où l'œil jouit d'un superbe panorama, tandis que l'oreille y est charmée tous les soirs par un excellent orchestre. Cet établissement est, le soir, le rendez-vous de la bonne société. On le nomme Hasselbaken. C'est là que, pour la première fois, on nous fit manger de l'élan, dont le goût rappelle un peu celui du chevreuil.

La cuisine suédoise est généralement bonne. Le dîner, précédé des hors-d'œuvre (*Smœrgaasbord*) dont j'ai déjà parlé, se compose d'ordinaire d'un potage, d'un plat de poisson, d'un plat de viande, d'un entremets sucré et d'un dessert. Le poisson est le plus souvent du saumon, excellent dans ce

pays, mais dont on abuse un peu trop. Curieux de connaître un mets national, nous demandâmes un jour au cuisinier de l'hôtel Rydberg un plat du cru, et voici le singulier amalgame qu'il nous servit sous le nom de *Kœttrœtt à la moderne*. — Nous prions le lecteur de croire que nous n'exagérons en rien. — Dans un seul et même plat se trouvaient réunis : des biftecks, une omelette aux fines herbes, des saucisses, des pommes de terre, des pois, des choux-fleurs, du jambon, des côtelettes, des haricots verts, des carottes, des pois non écossés, des oignons et du persil, le tout arrosé d'une sauce piquante aux échalotes. Nous ne dirons pas que cela fût bien bon, mais c'était suffisamment original et nous reconnaissons avoir mangé pis que cela. Le vin que l'on boit ordinairement est le bordeaux ; il ne coûte pas plus cher qu'en Belgique. La bière (*œl* en suédois, *ale* en anglais) est excellente et mériterait d'être importée dans nos pays.

Outre Hasselbaken, Stockholm possède encore d'autres cafés-concerts fort bien tenus. Celui que l'on nomme *Strœmparterren* se trouve dans une île près du pont du Nord et rappelle un peu, comme situation, l'établissement analogue établi derrière la statue de Henri IV à Paris. Le café Berns et le café Blanch, tous deux fort bien situés, ont d'excellents orchestres, au son desquels se vident chaque nuit une quantité de bouteilles de ce punch délicieux que les Suédois et les étrangers paraissent apprécier autant les uns que les autres.

Nous avions fait à Hasselbaken la connaissance d'un officier de la marine royale, qui voulut bien nous mener à bord de la canonnière nouveau modèle dont il avait le commandement. Cette canonnière, qui affecte la forme d'un bateau-

cigare, est puissamment blindée; elle est armée d'un seul canon fonctionnant dans une tour à pivot. L'effet de ces monitors serait, assure-t-on, désastreux pour l'ennemi qui attaquerait les côtes. En effet, ces petits navires, presque entièrement submersibles, peuvent se dissimuler facilement derrière les nombreux îlots des *fjords* ou golfes intérieurs, îlots qui forment par eux-mêmes déjà une espèce de vaste rempart défensif.

Parmi les excursions dans les ravissants environs de Stockholm, on ne peut trop recommander aux touristes une visite au château royal d'Ulriksdal. On s'y rend en bateau à vapeur ou en voiture. Par la route de terre, on a l'occasion de visiter également le beau domaine de Haga, résidence favorite de Gustave III, qui avait même espéré en faire l'égale de Versailles, s'il faut en croire les restes d'immenses fondations jetées par ce prince. Le manque de ressources l'empêcha, dit-on, de réaliser ce projet, qui ne fut plus repris depuis.

Le palais actuel est bâti en bois et fait songer aux Trianons. De grandes écuries mauresques ne produisent pas un trop bon effet, mais, en revanche, on trouve à Haga un important établissement d'horticulture appartenant au domaine royal. Nous fûmes guidés dans toutes ses parties par le directeur, M. Ericsson, dont nous avions fait la connaissance aux fêtes de Gothembourg. M. Ericsson n'est pas un inconnu en Belgique, où il vint en 1868 pour être membre du jury de la grande exposition horticole de Gand. Sa collection de fuchsias est splendide, et les superbes fruits qu'il obtient pour la table royale sont de nature à étonner tous les amateurs,

surtout quand on se rend compte de la latitude boréale où l'on se trouve.

Le château d'Ulriksdal est situé à une bonne lieue au delà de Haga. Comme aspect extérieur, il ne présente rien de bien particulier. L'une de ses façades donne sur une anse de la Baltique, nommée Edsvicken ; l'autre, disposée en fer à cheval, fait face au parc. On dirait un de ces grands châteaux seigneuriaux du dix-septième siècle, et encore ne s'écarte-t-il pas des dimensions ordinaires. Mais l'intérieur, meublé tout entier aux frais de la cassette particulière de Charles XV, est une merveille. Pour réunir tant de richesses avec un sentiment aussi parfait de l'art, il fallait un artiste qui possédât les ressources d'un roi, et un roi qui eût le goût et les aspirations d'un artiste. Tout l'ameublement date du siècle où le château fut construit. Pas un meuble, pas un objet qui ne porte strictement le cachet de cette époque, dont les sculptures et les incrustations seront toujours des types inimitables d'habileté et de patience, et, de plus, chacun de ces meubles, chaque chaise, chaque table, chaque armoire, comme chaque verrière et chaque bahut, a son histoire connue et date du seizième ou du dix-septième siècle.

Le grand escalier, qui aboutit au perron principal, laisse déjà deviner, par les trophées de chasse, les vieilles bannières et les armures qui l'ornent, le cachet général du château. Il serait difficile de citer chacune des pièces que l'on traverse ; elles demanderaient toutes des pages entières pour les décrire. Nulle part on ne peut voir autant et de si beaux bahuts ; nulle part il n'y en a de plus curieux et de plus riches. Nous ne pouvons cependant nous empêcher de citer, en passant, l'un

de ceux-ci, admirable meuble de chêne sculpté, en style italien de la renaissance.

La collection de porcelaines anciennes est des plus remarquables. Il y a là des sèvres délicieux et des Saxe magnifiques. La salle de billard est garnie de chaque côté par les stalles du couvent de Wreta Kloster, admirables chefs-d'œuvre de la sculpture de l'époque. La salle à manger, divisée par deux colonnes de vieux chêne, a un aspect riant. Au-dessus des portes, l'hôte auguste du palais a fait inscrire les plus gaies des vieilles devises suédoises. Tout à l'entour de la salle se voit la plus curieuse collection de vieux cruchons que l'imagination la plus extravagante des potiers de tous les pays soit jamais parvenue à créer, tandis que les rayons du soleil, tamisés par les vitraux peints, jettent sur tout cet ensemble les plus vives couleurs.

La salle des chevaliers surpasse toutes les autres par la richesse et le mérite artistique de ses ornements. La splendide cheminée à manteau est flanquée de chaque côté de deux excellents portraits en pied du roi Charles XV et de la reine Louise. Cette dernière est représentée en costume de cérémonie, avec le manteau royal et la couronne, tandis que le portrait du roi nous montre ce souverain décoré des insignes de la grande maîtrise de l'ordre des francs-maçons en Suède, dignité dont son frère, le roi actuel Oscar II, est devenu l'héritier.

N'oublions pas un petit cabinet tout revêtu de ces plaques de faïence hollandaise bleue et blanche, comme on en voit tant dans nos maisons de campagnards et dans nos cuisines flamandes; citons aussi le cabinet de travail du roi, orné bien

simplement, et où nous remarquons sur le bureau de Sa Majesté la photographie de sa fille unique, la princesse royale de Danemark.

Les jardins sont dans le même style que le palais. L'on y voit deux statues de nègres soutenant un petit pont suspendu sur un ruissseau ; on y remarque aussi le modèle, grand comme nature, de la maison de bois qu'habita Gustave Wasa lorsqu'il était réfugié en Dalécarlie, modèle que quelques-uns de nos lecteurs se rappelleront peut-être avoir vu dans le parc de l'exposition universelle de Paris, en 1867.

Nous ne pouvons terminer cette description de Stockholm, sans appeler l'attention des touristes sur le panorama merveilleux dont on jouit du haut d'une colline nommée Mosebacke et située dans le faubourg du Sud. De là, la ville entière, avec toutes îles, ainsi que celles du Mælar et de la Baltique, se présente de la façon la plus pittoresque à l'œil du spectateur ravi.

VI

GEFLE ET FALUN — LES MINES DE CUIVRE (1)

Le lecteur se souviendra peut-être du député campagnard de la Dalécarlie, dont nous avions fait la connaissance aux fêtes de Gothembourg, et qui nous avait fait promettre de venir le voir dans son pays. Quant à moi, je n'éprouvais, à dire vrai, qu'un enthousiasme assez médiocre pour cette excursion, peu désireux que j'étais de faire de nouveau deux traversées maritimes assez longues — le chemin de fer n'était pas encore achevé — et un voyage par terre des plus fatigants, pour aller visiter des parages que je m'imaginais être d'un intérêt assez ordinaire. J'avais bien entendu dire que la Dalécarlie est pour la Suède ce qu'est la Bretagne pour la France ou la Frise pour la Hollande, la seule province qui ait conservé intacts ses anciennes coutumes et ses

(1) Ce chapitre, ainsi que le suivant, ont été en grande partie empruntés aux correspondances envoyées au *Précurseur*, par mon compagnon de voyage F. G. A. B.

anciens habillements. Guidé un peu en ceci par l'expérience, je m'attendais à une déception, mais mes deux braves compagnons de route, François G. et sir Robert S., en avaient décidé autrement et voulaient à tout prix courir le risque d'être abominablement nourris et logés, pour aller visiter la patrie de Liss Olaf Larsson.

Nous nous embarquâmes donc, à huit heures du soir, sur le steamer *Gefle*, qui devait nous débarquer dans la ville qui porte le même nom. La première partie du voyage est charmante. Nous jetâmes un dernier coup d'œil sur le beau panorama de Stockholm vu de la mer, ainsi que sur les espèces de lagunes au milieu desquelles s'élèvent des centaines d'îlots admirablement boisés. Comme la Méditerranée, la Baltique n'a guère de marées, et toutes espèces d'arbres et de végétation y poussent jusque sur les bords même de la mer et laissent tremper leurs branches dans ses eaux d'émeraude. Presque tous ces îlots contiennent de jolies maisons de campagne, et de toutes parts on entrevoit de gentilles petites cabines entourées d'une clôture et construites pour y prendre les bains de mer.

A quelque distance de Stockholm, à un chemin resserré, nous passons devant la forteresse de Waxholm, destinée à empêcher de ce côté l'accès de la capitale suédoise.

Bientôt nous fûmes en pleine mer, si l'on peut désigner ainsi l'archipel qui longe les côtes scandinaves, et, au moment d'aller nous coucher, nous venions d'entrer dans le golfe de Bothnie.

A neuf heures du matin, après une traversée bien calme, nous arrivons à Gefle. Cette ville, chef-lieu de la province de

Gefleborg et peuplée d'environ treize mille âmes, est située sur les deux rives d'un petit fleuve qui forme son port. De tous les côtés on ne voit que des planches et des poutres prêtes à être mises à bord des navires. Cette localité est un des centres les plus importants du marché des bois du nord.

Bien que Gefle soit la plus ancienne cité de cette partie de la Suède, on n'y voit guère de constructions datant des siècles passés. Il est vrai que, deux ans avant notre visite, presque toute la ville avait été détruite par un incendie.

Nous la trouvâmes en pleine voie de reconstruction. Plus avisés qu'autrefois, les habitants font rebâtir leur ville en pierre, et l'on y voit s'élever quelques beaux monuments. Les trois principaux sont l'église, l'hôtel de ville, surmonté d'un campanile, et la loge maçonnique. Cette dernière, construite en style gothique, est de beaucoup le plus bel édifice de Gefle et se trouve dans la meilleure situation de la cité. Il paraît que les francs-maçons suédois ne jugent pas nécessaire, comme leurs confrères d'autres pays, de placer leurs locaux dans les ruelles les plus écartées, et qu'ils prodiguent toutes les ressources de l'art pour embellir leurs temples.

Nous avions encore trois heures à passer à Gefle. C'est un peu long pour une ville de cette importance. Heureusement pour nous, c'était jour de marché, et nous passâmes notre temps à inspecter les échoppes des paysans. On y fait un grand débit d'une espèce de lait caillé qui paraît être un régal favori dans ces contrées. Nous remarquons aussi que partout en Suède le marché aux poissons se tient sur l'eau même, dans des barquettes, ce qui fait que l'on n'a point à y souffrir de la mauvaise odeur.

A midi, nous prenons le train qui, en quatre heures, va nous mener à Falun, chef-lieu de la province de Stora Kopparberg. Cette voie ferrée, probablement la plus septentrionale de l'Europe, possède des voitures singulièrement disposées, avec des banquettes tout à l'entour et des divans au milieu. Elle traverse des pays assez semblables à ceux que nous avons déjà parcourus en Suède : des lacs, des bouleaux, des sapins, des blocs de rocher et des maisons rouges. Nous traversons plusieurs localités où l'on travaille admirablement, à ce que l'on nous dit, l'acier Bessemer.

Nous eûmes pour compagnon de route, pendant tout le trajet, un petit homme qui, à en juger par sa figure intelligente et sa mise négligée, ne pouvait être qu'un savant. Un grand tuyau de fer-blanc, qu'il regardait souvent avec une espèce de tendresse affectueuse, nous le fit reconnaître pour un naturaliste. Comme il nous entendait parler le français, il nous adressa la parole en cette langue et nous dit qu'il était professeur d'histoire naturelle à Hudicksvall, sur le golfe de Bothnie. Il venait de passer quatre mois en Laponie et dans les Alpes scandinaves, à collectionner des insectes de l'extrême nord. Le grand tuyau contenait le produit de ses recherches, et il nous montra bientôt plusieurs centaines des insectes les plus rares et dont on soupçonnerait à peine l'existence, loin de ces régions septentrionales.

A quatre heures, nous arrivâmes à Falun. La ville est tout entière bâtie en bois. La préfecture s'élève sur la même place que l'église, monument assez insignifiant. Les rues sont larges, mais sans jolies maisons et sans magasins de quelque apparence. Nous remarquons que les boulangers ont pour enseigne, comme du reste dans beaucoup d'autres villes de ce

pays, une espèce de croquignole dorée. Nous sommes descendus au *Falu Hotell,* maison de bois comme toutes les autres, où l'on nous servit, comme échantillon de la cuisine dalécarlienne, une soupe au lait dans laquelle on voyait flotter une grande quantité de cassis ou groseilles noires.

Bien que nous soyons déjà en Dalécarlie, nous n'y trouvons guère la couleur locale qu'on nous a promise. A part un grand vilain tablier de cuir dont *tout le monde*, hommes, femmes et enfants, est affublé, rien ne s'éloigne de ce que nous pourrions voir chez nous.

A l'entour de Falun tout est désert; on y respire une atmosphère imprégnée des émanations de l'acide sulfurique; la fumée de cuivre calcine les bâtiments et détruit toute végétation. On la regarde cependant comme un excellent préservatif contre les maladies contagieuses.

Les mines de cuivre sont la grande curiosité de l'endroit; elles sont situées à quelques pas de la ville et exploitées depuis les temps les plus reculés. Pour descendre dans les mines,il faut s'adresser aux bureaux (*Grufvekontoret*) établis tout à côté. L'on inscrit son nom sur un registre *ad hoc* et l'on revêt des habillements de circonstance. Ces vêtements consistent en un petit chapeau rond à la Henri IV et en une tunique noire, se fermant sur le devant au moyen d'une rangée de boutons, serrée à la taille, par une ceinture de cuir à large boucle et ornée sur les épaules d'un nœud de passementerie en guise d'épaulettes. Ce costume à la mode du seizième siècle nous donne un peu l'air des trois Anabaptistes, et c'est en fredonnant le trio du *Prophète,* que nous commençons gaîment la descente.

Celle-ci s'opère d'abord par un escalier assez spacieux, mais, petit à petit, cet escalier se rétrécit, les marches deviennent gluantes, un froid de cave nous saisit et nous finissons par nous trouver dans une galerie taillée dans le roc. Ici le silence s'établit pour quelques instants. L'obscurité profonde, l'écho presque lugubre qui répète faiblement la moindre parole, et surtout un sentiment vague de l'inconnu nous impressionnent vivement.

Notre guide réunit en faisceau quelques lattes de bois qu'il allume, chacun de nous en prend une certaine quantité, et nous nous mettons en devoir de suivre notre conducteur.

Après avoir parcouru plusieurs galeries désertes, nous nous trouvons devant un trou béant. « Il faut descendre, » dit le guide, et il nous montre, sortant de ce trou qui nous paraît sans fond, l'extrémité d'une échelle. Celle-ci est raide et gluante, les échelons sont couverts d'une boue visqueuse, et il s'agit de bien s'y cramponner. Il est des circonstances dans la vie où une vieille paire de gants peut venir admirablement à point.

Au bas de l'échelle,on trouve l'extrémité supérieure d'une autre échelle sortant d'un nouveau trou. On a à descendre ainsi pour le moins une vingtaine d'échelles qui se suivent. Alors seulement on commence à percevoir quelques sons confus : nous approchons des travailleurs. Le guide nous fait voir un gouffre béant, précipice affreux tout au fond duquel, et à une distance énorme, nous distinguons une lueur tremblotante. Au même instant, une détonation effroyable se fait entendre et se répercute pendant plus d'un quart d'heure à travers toutes les galeries. On dirait que la

mine va s'écrouler sur nous. C'est tout simplement un morceau de rocher que l'on vient de faire sauter.

Nous voici au sommet d'une nouvelle série d'échelles qu'il s'agit encore de descendre. Seulement celles-ci sont beaucoup plus longues ; plusieurs d'entre elles n'ont pas moins de quatre-vingt-dix pieds. Un fallot à la main, l'on descend toujours, ne voyant au-dessus et au-dessous de soi que le vide et tout à l'entour que des parois de rocher. Tantôt on met le pied sur la main de celui qui précède, tantôt on reçoit sur la tête le pied de celui qui suit ; en un mot, la descente par ces horribles échelles est aussi désagréable qu'elle est longue et périlleuse.

Nous touchons terre. Le guide nous mène, après quelques détours, au fond de l'abîme que nous avons vu d'en haut. Deux ouvriers y remplissent de minerai de petits tombereaux que d'autres ouvriers emmènent avec un sombre roulement qui se répète au loin. Il y a ici un dépôt de fallots, nous en prenons de nouveaux, les nôtres étant presque consumés.

Nouvelles échelles, nouvelles descentes, puis d'autres encore, et cela pendant bien longtemps. La chaleur devient vraiment accablante. Enfin nous croyons être au bout. Nous sommes à l'entrée de plusieurs galeries soutenues par de gros madriers ; nous y trouvons les ouvriers en train de tailler le roc et d'en détacher le minerai. Voulant emporter un petit souvenir de son voyage souterrain, chacun de nous détacha du rocher quelques fragments de cuivre brut que nous rapportâmes soigneusement chez nous.

Plus on avance dans ces galeries, plus la chaleur devient intolérable et la respiration difficile ; nous croyons sentir

peser sur nous toutes ces roches qui nous séparent du sol. Nous étions à douze cents pieds sous terre et cependant nous ne touchions pas encore le fond de la mine.

Le guide nous proposa de descendre encore. L'Anglais ne demandait pas mieux et mettait déjà le pied sur le sommet d'une nouvelle échelle, quand mon autre compagnon et moi, nous refusâmes carrément d'aller plus loin. Franchement nous n'en pouvions plus, et quelques galeries de plus ou de moins n'étaient guère de nature à modifier beaucoup nos impressions de voyage.

L'ascension vers la surface du sol commença donc au milieu des plus pénibles efforts, et par une autre route que celle que nous avions prise pour descendre. Nous vîmes en route plusieurs endroits où des souverains de la Suède ont inscrit leurs noms sur le rocher. Ces noms se détachent sur la pierre noire en caractères de cuivre brillants comme de l'or. Outre les signatures qu'ont apposées ici, de cette façon singulière, tous les membres de la famille régnante actuelle, nous y lisons en grands caractères ce nom : *Amédée de Savoie.* C'est le duc d'Aoste, second fils de Victor-Emmanuel et ancien roi d'Espagne, qui a laissé au fond de la mine de Falun cette trace écrite de son passage.

Nous nous mîmes à remonter des échelles sans nombre, puis notre guide nous fit traverser quantité de galeries que nous n'avions pas encore visitées. Nous voyions sous ces voûtes le sulfate de cuivre se former presque sous nos yeux et orner les parois du rocher de ses brillantes couleurs.

La fatigue devenait par trop forte, et vraiment nous étions exténués quand tout à coup le guide ouvrit une petite porte

et..... une exclamation de surprise joyeuse s'échappa de la bouche de chacun de nous. Des flots de soleil et de lumière pénétraient par la porte ouverte. Je ne me rappelle pas avoir ressenti pareille béatitude depuis le moment où je sortis de la grande pyramide d'Égypte, dans laquelle je venais aussi de faire une de ces excursions à désagréments dont le souvenir ne s'efface guère.

Toutes les personnes qui ont fait de longues promenades souterraines connaissent l'agréable sensation que procure, après une obscurité prolongée, une surprise de ce genre ; elles savent combien alors le ciel paraît plus clair, l'air plus pur, la nature plus riante, comme si nous ne pouvions apprécier tous ces bienfaits de la Providence qu'après en avoir été privés pendant quelque temps. On comprendra l'impression agréable que nous fit ce retour subit à la lumière. Nous n'étions cependant pas encore sortis de la mine ; nous nous trouvions à une centaine de pieds au-dessous du niveau du sol, au fond d'une vaste cavité assez semblable au cratère d'un volcan, et qui a été produite, il y a quelques années, par un éboulement. Nous dûmes donc rentrer dans notre souterrain, mais, retrempés par l'air extérieur et pleins d'un nouveau courage, nous ne tardâmes pas à atteindre l'escalier de sortie, satisfaits d'avoir visité en détail ces curiosités souterraines, mais bien heureux surtout de nous retrouver à la surface du sol.

Nous n'avions plus rien de bien curieux à visiter à Falun, et, comme on nous avait tout spécialement recommandé d'être à Leksand le dimanche au matin, nous étions assez pressés de partir au plus tôt, afin d'y arriver encore dans la soirée du samedi.

Les voyages par les grandes routes ne sont guère commodes en Suède ; les relais sont fort éloignés les uns des autres, et l'on a souvent de la peine à se procurer des chevaux. Nous avions loué à Falun un vieux carrosse détraqué, doublé d'un horrible velours d'Utrecht d'un vert jaunâtre, mais nous n'avions pas de chevaux. On nous les avait promis pour quatre heures ; à six heures nous les vîmes arriver soufflants et fumants, et ce ne fut qu'à sept heures que nous pûmes partir. Tous ces retards m'avaient rendu d'une humeur massacrante.

Quand on quitte Falun, on ne voit autour de soi, pendant plus de vingt minutes, que des scories de cuivre déposées sur les deux côtés de la route, en tas fort élevés. L'acide sulfurique qui se dégage gêne la respiration et détruit toute culture. Je ne connais guère de pays plus désolé et moins riant que les environs immédiats de Falun.

Bientôt nous arrivons dans un bois. Encore des bouleaux, encore des sapins, encore des maisons rouges, encore de grosses pierres, comme si nous n'en avions pas assez vu dans les autres provinces de Suède.

Nous arrivons à un relais, espèce de maison de bois en forme de chalet. Pas de chevaux ! Rien à manger ! Pour toute distraction, le registre des voyageurs à parcourir, et encore il est écrit en suédois ! Décidément cette partie du voyage ne se compose guère que de désagréments, et nous aurions bien mieux fait de rester à Stockholm. C'était, du moins, ce que je ne cessais de me redire.

Enfin les chevaux arrivent, nous remontons en voiture et, comme il fait nuit noire, nous tâchons de dormir, chacun

dans un coin de notre horrible véhicule dont le velours d'Utrecht nous picote désagréablement la peau. A chaque relais le bruit nous réveille, et nous avons bien de la peine à nous rendormir. Enfin, la fatigue aidant, nous étions tous parvenus à nous livrer au sommeil quand, subitement, nous nous réveillâmes tous à la fois, tirés de notre somme par un bruit inexplicable. La voiture rendait un son sourd et les chevaux piétinaient sur un plancher. Nous entendions le clapotement de l'eau dans laquelle chevaux et véhicule semblaient être entrés et dont les gouttelettes venaient même nous éclabousser au visage.

Il me semblait que nous enfoncions ; pourtant la voiture avançait toujours, un brusque cahot se fit sentir et nous roulâmes de nouveau sur la grand'route. Nous venions de traverser le Dala Elf au moyen d'un pont jeté sur la rivière, au niveau de l'eau, qui l'inonde bien souvent, pour peu qu'il fasse mauvais, ce qui était précisément le cas cette nuit-là. Un peu plus loin, nous traversâmes encore un de ces ponts et, une demi-heure après, nous étions à Leksand. Une heure du matin sonnait à toutes les horloges.

L'obscurité était complète. Notre cocher s'en alla frapper à coups redoublés à la porte de l'unique auberge de l'endroit. Après une bonne demi-heure d'un tapage qui eût dû réveiller tous les habitants de la localité, une espèce de grosse servante blonde, à moitié endormie, se montra à la fenêtre, une lanterne à la main, et nous demanda ce que nous voulions. Après quelques pourparlers, elle voulut bien jeter au cocher la clé de l'écurie, située en face de l'auberge, et pendant que notre automédon s'occupait d'y installer ses chevaux, elle nous permit enfin de pénétrer dans l'intérieur de l'habitation.

Quand la grosse servante s'aperçut que nous étions trois, elle se remit à murmurer entre les dents et, nous introduisant dans une chambre à coucher garnie seulement de deux lits des plus étroits, elle nous expliqua comme quoi c'était là la seule pièce disponible pour le moment, et comme quoi nous devions nous installer à trois dans deux petits lits dont chacun était à peine suffisant pour une seule personne.

Il fallait donc que l'un de nous se contentât d'une chaise, ou s'endormît sur le plancher. Heureusement une idée lumineuse nous vint à l'esprit. Nous voyions par la fenêtre notre cocher en train de remiser notre immense carrosse, en s'éclairant de sa lanterne. En un clin d'œil, l'un de nous fut auprès de lui et, s'emparant à la hâte des coussins de la voiture, il revint les disposer en guise de matelas au milieu de notre chambre à coucher. Nos couvertures de voyage servirent de draps de lit et une valise tint lieu de traversin. En un mot, nous arrangeâmes là, pour le troisième d'entre nous, une couche magnifique à laquelle ne pourrait se comparer que celle que Danières improvise si ingénieusement au dernier acte du *Sourd ou l'Auberge pleine*.

Un quart d'heure après, nous dormions tous comme des marmottes.

VII

UN DIMANCHE EN DALÉCARLIE

Bien que j'eusse été assez favorisé du sort pour obtenir un lit, je n'en étais pas mieux installé pour cela; ma couche était d'une extrême dureté, et il était encore de bien bonne heure que j'étais déjà sur pied. Je m'étais réveillé dans d'assez mauvaises dispositions, et, à vrai dire, il y avait bien un peu de quoi. Nous avions fait une assez longue traversée maritime suivie d'un voyage très fatigant dans des contrées où le confort est complètement inconnu; nous avions à recommencer tout cela pour retourner à Stockholm, et jusqu'ici nous n'avions encore rien vu qui fût de nature à nous payer de toutes nos peines. Les mines de Falun sont certes du plus haut intérêt, mais c'est là une de ces curiosités que l'on est très heureux d'avoir vues, une fois rentré chez soi; dans le moment même, l'on est généralement plus sensible

aux inconvénients et aux fatigues de l'excursion qu'aux choses extraordinaires que l'on rencontre.

On nous avait promis monts et merveilles de Leksand et de ses habitants, et, curieux d'être édifié à ce sujet, je m'étais mis à la fenêtre et regardais la grand'place, complètement déserte encore à cette heure peu avancée de la matinée. Au bout de quelques instants, je vis paraître deux individus, habillés absolument comme on l'est dans nos campagnes flamandes, puis un troisième survint, toujours dans le même costume national de notre pays. J'étais furieux et en voulais surtout à celui de mes compagnons de voyage qui m'avait attiré jusque-là. « Jamais, disais-je, je n'oserai avouer, à mon retour, que nous avons fait cent cinquante lieues de chemin et deux traversées maritimes pour voir des paysans aller à l'église ! »

Au bout de quelque temps, cependant, apparurent sur la place deux Dalécarliens — deux vrais, cette fois — vêtus, comme notre ami Larsson, d'une longue redingote bleue et de culottes de peau. Cela me calma un peu, et j'étais devenu de moins mauvaise humeur quand la servante vint nous apporter notre déjeuner, tout en nous engageant à nous hâter, si nous voulions voir l'arrivée des bateaux.

Je ne me rendais pas bien exactement compte de ce que pouvait être cette arrivée, à laquelle cette fille paraissait attacher tant d'importance et qui semblait être ici la grande affaire de la journée. Nous suivîmes cependant le conseil de la brave Dalécarlienne et nous dirigeâmes vers le lac Siljan, à peu de distance duquel s'élève Leksand.

A peine eûmes-nous fait quelques pas hors du village que nous nous crûmes transportés en plein opéra-comique.

Du haut d'une petite éminence qui s'élève entre le village et le lac, une file de paysannes, vêtues du gracieux costume dalécarlien, s'avançait lentement ; nous nous hâtâmes d'arriver au sommet et, de là, nous jouîmes du plus ravissant coup d'œil qui se puisse rêver. Le lac, dont les bords pittoresques semblent un vrai décor de théâtre, était couvert de centaines de barques qui, de tous les côtés, se dirigeaient vers Leksand.

Quelques-unes étaient arrivées; d'autres débarquaient leurs passagers ; d'autres encore se rapprochaient à force de rames, tandis qu'on voyait celles qui étaient plus éloignées former comme une véritable flottille et que les retardataires apparaissaient au loin sur le lac comme de petits points noirs.

Ces embarcations,terminées à l'avant et à l'arrière par une pointe, peuvent contenir jusqu'à cinquante personnes et sont manœuvrées par douze paires de rames. Les hommes se placent d'un côté, les femmes de l'autre, et tous rament ensemble. Le débarquement se fait avec calme et sans tapage. Quand tout le monde est descendu, hommes et femmes traînent l'embarcation à terre, ce qui se fait en une minute, puis, comme la traversée a plus ou moins dérangé certains détails de toilette, ils se répandent dans les bois des environs, verts boudoirs de la nature, où les femmes tirent de petits miroirs de leur poche et se mettent à ajuster leurs bonnets ou leurs fichus. Les mères de famille veillent à la tenue de leurs enfants, ou gourmandent leurs maris trop négligents sous le rapport de la mise. Je me souviens encore d'une

belle jeune fille remettant en ordre, avec un air de tendresse et de gravité sérieuse, le col d'un grand benêt aux joues rouges et bouffies, qui se laissait faire tout tranquillement; on eût dit un tableau de genre descendu de son cadre.

Ah! certes, ma mauvaise humeur était passée, et je ne regrettais plus ni le temps perdu ni les fatigues endurées. Tout ce que je voyais valait la peine d'aller jusque-là, et bien plus loin encore.

Pour se rendre compte de cette nombreuse affluence de campagnards, il faut savoir que les communes de la Suède sont, pour la plupart, excessivement étendues en superficie. Le lac Siljan, au bord duquel s'élève Leksand, est très étendu, et cependant il n'y a sur ses bords que fort peu de villages. Leksand, Rættvick et Mora sont les communes principales. Les habitations sont fort éparpillées, ce qui fait que l'église de Leksand, la plus importante de ces paroisses, dessert une population de sept à huit mille âmes. Comme les moyens de locomotion font généralement défaut dans ces parages, c'est surtout par le lac que tout ce monde se rend à l'office divin.

Après avoir assisté au débarquement, nous nous dirigeâmes de nouveau vers la grand'place, tout encombrée de villageois et de villageoises; la plupart de celles-ci se trouvaient rangées en ordre devant le presbytère.

Les hommes sont, le plus souvent, mal mis et d'allures vulgaires; leur disgracieux costume se compose d'une sorte de longue houppelande, généralement noire ou bleue et boutonnée sur le devant, de bas blancs, d'une culotte de peau, d'une ceinture de cuir et d'un chapeau graisseux.

Les femmes, par contre, sont habillées d'une manière ravissante et pittoresque au possible. Avec une jupe noire bordée de rouge, elles portent un petit corset rouge à bretelles au-dessus d'un corsage de dessous en toile blanche. Le bonnet, qui cache complètement les cheveux, est rouge pour les jeunes filles et blanc pour les femmes mariées. On en voit aussi d'une forme toute particulière, rappelant les Bretonnes et même un peu nos béguines flamandes. Le tablier est tantôt jaune uni, tantôt à rayures verticales blanches et rouges, tantôt à bandes horizontales blanches, bleues, rouges et jaunes. Les souliers sont des plus curieux. Ils sont à forte semelle et se nouent au moyen de lacets rouges terminés par des floches à fils d'argent ; ce qu'ils ont de plus extraordinaire sont les talons fort élevés, comme en portent nos élégantes, mais avec cette différence qu'au lieu de s'adapter sous le talon, c'est au milieu du pied, sous le creux, qu'ils sont fixés, ce qui ne permet aux Dalécarliennes de marcher que sur la pointe des orteils. Toutes les paysannes portent dans une main un bouquet de fleurs et dans l'autre un livre de prières enveloppé d'un mouchoir blanc.

L'habit de mariage des hommes, de la même forme que celui que nous venons de décrire, est bleu, liseré de rouge et couvert sur les épaules de fleurs aux couleurs vives brodées dans l'étoffe.

Les enfants, garçons ou filles, sont tous invariablement habillés, jusqu'à l'âge de sept à huit ans, d'une petite robe jaune clair, en étoffe de laine.

Tous ces braves campagnards sont d'une extrême propreté, et, bien que l'on voie à leurs mains qu'ils s'occupent de tra-

vaux rustiques, ces mains sont bien faites et généralement très blanches.

Nous examinions depuis quelque temps avec curiosité les costumes de ces braves gens, qui nous le rendaient bien un peu, quand nous vîmes déboucher à l'autre bout de la place, dominant de sa taille élevée tous ses co-paroissiens, notre ami Liss Olaf Larsson, qui demeure à une petite lieue de Leksand. Le député rural parut enchanté de nous trouver fidèles à notre promesse de venir le visiter dans son pays ; il nous dit qu'il regrettait seulement de devoir nous quitter pour quelques instants, attendu qu'il avait donné rendez-vous à plusieurs de ses commettants pour parler d'affaires intéressant le district. Il nous pria d'aller l'attendre dans la sacristie, où il promit de venir nous rejoindre le plus tôt qu'il pourrait.

Précisément, la cloche, suspendue dans une espèce de beffroi construit en madriers à côté de l'église, se mit à tinter, et les fidèles se dirigèrent en bon ordre vers le temple, construit sous le règne de Charles XI et surmonté du chiffre de ce prince.

Les églises suédoises se rapprochent beaucoup plus des églises catholiques que celles des autres pays protestants, et la liturgie y a conservé beaucoup des cérémonies de l'église romaine. Ainsi, par exemple, le prêtre, quand il va donner la communion, revêt une chasuble brodée d'or tout à fait semblable à celle des prêtres catholiques. La hiérarchie épiscopale y est aussi restée la même qu'avant la réforme.

L'église de Leksand présente vraiment un aspect charmant. Elle est ornée de galeries peintes en bleu et parsemées

d'étoiles d'or. Ces galeries sont occupées par les hommes; les femmes garnissent le bas du temple. En face de la chaire, un banc est réservé aux notables, parmi lesquels nous remarquons notre ami Larsson. Le soleil, qui darde ses rayons à travers les grands vitraux, donne à tout cela l'aspect le plus riant. Bientôt l'orgue fait entendre ses sons majestueux et cinq ou six mille voix entonnent — assez faux, je dois bien l'avouer — les cantiques sacrés.

Le sermon dura deux heures, mais je remarquai que beaucoup d'hommes, sachant sans doute à quoi s'en tenir au sujet de la prolixité de leur pasteur, quittèrent l'église en tapinois, et que pas mal de femmes se mirent à grignoter des gâteaux ou — *proh pudor* — à manger des oignons.

Nous voyions tout cela de la sacristie, ornée des portraits de divers souverains de la Suède, et où Larsson vint enfin nous rejoindre.

Nous le menâmes dîner avec nous à l'auberge, dont tous les planchers étaient semés de petites branches de sapin, embaumant l'air d'une odeur aromatique.

Notre repas terminé, Larsson nous proposa de nous mener voir le plus beau panorama des environs. Pour cela il fallait tenter l'ascension du *Kœringberget*, le point le plus élevé de Leksand ; il doit son nom (montagne des vieilles ou des sorcières) à ce qu'au bon vieux temps on y brûla sept malheureuses vieilles femmes pour crime de sorcellerie.

On nous donna pour guide la plus jolie petite fillette qu'on puisse rêver. Vêtue de son ravissant costume dalécarlien et coiffée de son petit bonnet rouge, elle nous rappelait de tout point la mignonne héroïne du conte de Perrault, quand nous

la voyions courir devant nous, poursuivant les papillons ou cueillant des baies sauvages, sans la moindre crainte du loup, et ne se ressouvenant de nous que lorsqu'elle nous voyait trop éloignés et ne sachant de quel côté diriger nos pas.

Nous atteignons ainsi le sommet du Kæringberg, d'où nous dominons le beau lac Siljan et toute la contrée environnante. Nous distinguons au loin les grands ponts qui nous ont produit une si désagréable impression la nuit de notre arrivée. Nous voyons encore Rættvick et Mora, pleins des souvenirs du grand Gustave Wasa et de la délivrance de la Suède du joug danois ; nous n'avons malheureusement pas le temps de les visiter. Au delà, dans la Dalécarlie du Nord, on visite les riches carrières de porphyre, et, plus loin encore, l'on arrive en Laponie, où la nuit dure six mois de l'année, mais où, en revanche, le soleil ne se couche pas de tout l'été. Mais, hélas ! il faut savoir se borner, même en matière de voyages, et quelque grande que fût la tentation, nous dûmes bien faire notre deuil d'excursions plus éloignées.

Notre petit chaperon rouge nous servit également de guide pour le retour, et après avoir reçu quelques pièces de monnaie pour sa peine, la fillette nous tendit la main à la façon dalécarlienne et nous dit : *Tackar* (merci), avec une de ces petites révérences villageoises habituelles aux femmes suédoises et que la plupart font avec tant de grâce. Dans ce pays, lorsque vous rétribuez quelqu'un d'un service rendu, quelque modeste que soit la position du salarié, il vient à vous, vous tend la main et vous la secoue en accompagnant son geste du : *Tackar* traditionnel.

Notre voiture était prête. Liss Larsson prit sur ses genoux le cocher, un gamin de douze ans, et nous nous dirigeâmes

vers Westermora, où demeure celui qui allait devenir notre hôte. Tout le long de la route, nous remarquons le riant aspect de toutes ces demeures rustiques, précédées d'un petit jardinet dans lequel on pénètre par une espèce d'arc de triomphe en verdure.

Nous fûmes salués, en arrivant à la ferme, par le père de Larsson, grand et beau vieillard, décoré de l'ordre de Wasa; lui aussi a été député au parlement, comme le fut son père et comme le sera à son tour son petit-fils, lequel accourt vers nous, pieds nus et en robe jaune, si l'intelligence et la moralité de celui-ci lui permettent, bien entendu, d'aspirer plus tard à ces fonctions. « Soyez les bienvenus, messieurs, dans le royaume de la pauvreté, » nous dit le vieillard, d'un ton cordial mais un peu emphatique ; bientôt tout le personnel de la ferme est autour de nous. Les voisins arrivent de toutes parts, car le bruit s'est répandu que Larsson reçoit des étrangers venus de bien loin, et la curiosité ne perd pas plus ses droits ici qu'ailleurs.

On nous introduit dans une grande salle au fond de laquelle on distingue six couchettes disposées deux à deux, l'une au-dessus de l'autre, comme dans les navires ; des panneaux de chêne sculpté les séparent, et des rideaux d'une propreté méticuleuse les ferment.

Le beau-frère de Larsson, jeune homme à la mine réjouie, et sa sœur, belle et svelte jeune femme, ont été appelés pour nous faire honneur ; la chambre et le vestibule se remplissent de voisins accourus pour voir les *utlandingare* (étrangers), et la vieille mère de notre hôte nous présente un gobelet d'argent qui sans doute est dans la famille depuis des siècles.

C'est la coupe des amis ; elle est remplie d'hydromel, la boisson des dieux de la mythologie scandinave. Le vase fit le tour de la société et chacun y trempa ses lèvres ; arrivé au bout de la salle, il était vide, et l'on se salua l'un l'autre en se remerciant de l'amitié que l'on s'était témoignée. Puis on nous servit une collation dans laquelle, comme d'habitude, le punch suédois remplit le principal rôle.

Soudain, à notre grande surprise, nous entendons retentir les accents majestueux d'un orgue, et nous voyons le frère de Liss Olaf Larsson, beau gars de dix-huit ans, installé devant le clavier et chantant, en s'accompagnant, une des belles mélodies de son pays. Voilà donc un garçon qui, le matin, bat en grange ou conduit la charrue et qui, le soir, trouve le moyen d'apprendre la musique et de l'exécuter à la perfection. L'orgue est l'œuvre d'un paysan, qui en fabrique un par année, et qui n'a jamais mis le pied dans les ateliers d'un facteur. Il a appris à construire ces instruments en disséquant un vieil harmonium et en assistant aux réparations de l'orgue de la paroisse.

La nouvelle du mariage de ce frère de Larsson nous est parvenue depuis, et tous les journaux suédois ont donné les détails des fêtes pantagruéliques qui ont accompagné ces noces.

Avant notre départ, les jeunes gens présents nous firent entendre en chœur l'hymne national de la Suède, exécuté avec une justesse rare.

Et voilà ce qui se passe à quatre cents lieues de chez nous, tout au nord de l'Europe, aux confins du monde civilisé. Ce qui ne nous a pas moins surpris, c'est de n'avoir, sur une

distance de plus d'une lieue, rencontré qu'un seul cabaret — et encore était-il fermé le dimanche — tandis qu'il n'y avait pas moins de sept écoles. Il n'y a ici ni ignorants ni mendiants, et les médecins sont rétribués par l'État. Il n'y a pas non plus de gardes champêtres : ils seraient absolument inutiles.

On ne trouverait pas, à l'heure qu'il est, dans toute la Dalécarlie, un être humain âgé de plus de trente ans, ne sachant au moins lire, et, au-dessous de cet âge, il n'y en a pas un ne connaissant la lecture, l'écriture et le calcul. Beaucoup d'entre eux possèdent même des notions assez exactes des sciences supérieures.

Comparons, si nous l'osons, l'état intellectuel de ce pays presque inconnu avec celui de notre patrie, que nous avons pourtant la présomption de croire si supérieure en toutes choses.

Avant de nous laisser partir, Larsson voulut nous mener auprès de sa femme, qu'un accouchement récent retenait dans sa chambre. Le bébé était emmaillotté à peu près comme on le fait chez nous, mais au lieu d'être déposé dans un berceau, il était mis dans un petit panier carré de joncs tressés, avec une anse au milieu, ce qui permet aux mères d'emporter facilement leur progéniture d'un endroit à un autre. Ces paniers sont peints de diverses couleurs, et ce n'est qu'au bout de trois à quatre mois qu'on les remplace par les berceaux.

Nous visitâmes aussi le cabinet de travail de notre amphitryon. Ici le paysan disparaît pour faire place au député. Sur un vaste pupitre se trouve une volumineuse correspondance parfaitement classée : c'est là que, le soir, courbé sur ses livres et ses papiers, le représentant dalécarlien étudie

les questions dont il aura à s'occuper, et prépare ses discours, car Liss Olaf Larsson est l'un des orateurs les plus écoutés de la seconde chambre. Il est conservateur, comme presque tous les paysans, et tient surtout aux économies dans les dépenses publiques.

Depuis 1865 seulement, le parlement, au lieu d'être divisé en quatre ordres : le clergé, la noblesse, les bourgeois et les paysans, se compose de deux chambres ; néanmoins les agriculteurs sont encore nombreux dans le corps législatif, et Larsson, né en 1838, est devenu en quelque sorte leur chef de file, les Anglais l'appelleraient leur *leader*. Il est, du reste, l'homme le plus riche de son district, ce qui là-bas n'est pas bien difficile, en vertu du proverbe : « Dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois. » D'ailleurs, tout respirait le travail dans cette maison hospitalière et paisible, où une richesse relative n'était certainement due qu'aux efforts de plusieurs générations, dont les membres avaient sans doute été unis comme l'étaient encore ceux de la famille actuelle.

Une particularité que je ne puis oublier de citer est celle-ci : notre ami se nomme Olaf Larsson (Olave, fils de Laurent) tandis que son père et son petit garçon s'appellent tous les deux Lars Olsson (Laurent, fils d'Olave). Cela provient de ce que les paysans des contrées scandinaves n'ont pas de nom de famille ; ils ajoutent à leur prénom celui de leur père et y ajoutent la terminaison *son* (fils de). Cela doit être souvent la cause de grandes difficultés.

Nous prîmes enfin congé de ces excellentes gens. Larsson me donna son portrait et me fit promettre de lui envoyer le mien. Nous reçûmes de vigoureuses poignées de main de

tous les membres de cette famille patriarcale et surtout de ce brave vieillard biblique ressemblant à un chef de tribu ; pendant ce temps, les gens de la ferme, rangés dans la cour avec les voisins, nous envoyaient les souhaits de bon voyage les plus bruyants et les plus cordiaux.

Ainsi se termina cette visite à Leksand ; elle restera bien longtemps gravée dans notre mémoire, car ce fut bien là l'une des journées les plus intéressantes de toute notre existence.

Nous arrivâmes dans la nuit à Falun ; le lendemain nous reprîmes le train pour Gefle, où nous nous embarquâmes le soir pour Stockholm, à bord du bateau à vapeur *Telegraphen*, assez mauvais navire fort sujet au roulis.

Je suppose que nous avions à bord quelque sommité locale, car notre steamer fut escorté jusque fort loin en mer par un petit vapeur sur lequel un corps de musique exécutait des morceaux variés. Quand la nuit vint à tomber, le petit navire remit le cap sur Gefle, tout en échangeant avec le nôtre de longs signes d'adieu.

La traversée fut mauvaise, et ce fut avec une satisfaction indicible que nous aperçûmes le lendemain le superbe panorama de Stockholm, vu de la mer.

VIII

CHRISTIANIA

Nous passâmes encore quelques jours dans la délicieuse capitale suédoise, tant nous avions de peine à quitter cette ravissante cité. Il fallut bien s'y résigner cependant, et, un beau matin à six heures, nous prîmes le chemin de fer, qui devait nous déposer, au bout de dix-sept heures de train express, dans la métropole de la nation-sœur, à Christiania.

La première partie de la route fut assez ennuyeuse. Nous étions un peu fatigués de la nature suédoise ; malgré ses beautés pittoresques incontestables, elle devient à la longue un peu monotone. Nous revîmes à Carlstadt l'extrémité septentrionale de cet immense lac Wenern que nous avions traversé d'un bout à l'autre en nous rendant de Gothembourg à Stockholm.

Dans toutes les voitures du chemin de fer, nous remarquons une petite affiche faisant connaître les stations où les repas attendent les voyageurs. Ces dîners pendant le trajet

sont vraiment curieux. Autour de la salle du buffet sont dressées trois tables ; sur la première sont disposés les hors-d'œuvre (*Smœrgaasbord*) dont j'ai déjà parlé ; la seconde sert pour le dîner proprement dit : potage, poisson, viande et dessert ; sur la troisième est servi le café.

Pour la somme minime d'une couronne ou une couronne et demie (fr. 1.43 ou 2.14) selon les gares, on mange et l'on boit à discrétion, et nous remarquons même que, généralement, derrière le buffet, se dissimule assez mal une bouteille de *renat* ou de *pomerans* à laquelle les commensaux vont faire d'assez fréquentes visites. D'ailleurs, ici, il n'y a pas de garçons, chacun se sert soi-même. Quelle que soit la consommation que l'on ait prise: un dîner complet ou une simple tasse de café, le prix est le même, et tout le monde paye en sortant.

A Charlottenberg, nous quittons la Suède pour entrer en Norvège. On s'imagine généralement que les deux royaumes de la péninsule scandinave forment un seul et même pays. C'est une grande erreur. La personne seule du souverain est l'unique lien rattachant les deux peuples. La langue, l'uniforme des troupes, les couleurs du drapeau, et récemment encore la monnaie, toutes les institutions, en un mot, sont absolument dissemblables. La représentation diplomatique et consulaire à l'étranger est seule commune aux deux nations.

La langue norvégienne est la même que la langue danoise. Comme pour le flamand et le hollandais, il n'y a aucune différence dans la langue écrite, mais la prononciation est beaucoup plus douce en Danemark qu'en Norvège. La langue suédoise a une origine identique et doit avoir

formé primitivement un seul et même idiome avec les autres langages du Nord, mais, lors de la formation grammaticale de ces langues, deux centres tout à fait indépendants doivent s'être formés, l'un en Suède, l'autre en Danemark ou en Norvège, centres autour desquels se sont groupés les dialectes locaux, car bien des mots, ayant dans les deux idiomes une prononciation identique ou à peu près, s'orthographient dans chacune des deux langues d'une façon tout à fait différente.

La particularité la plus marquante des langues scandinaves, c'est que l'article se place derrière le substantif, et non devant. Ainsi l'on dit, par exemple : *Dagbladet* (le journal) au lieu de : *Het Dagblad*, comme on dirait en flamand.

Naguère la monnaie était également différente. Au lieu de la rixdale (fr. 1.40) divisée en cent *œre*, usitée en Suède, la Norvège employait le *speciesdaler* (fr. 5.60) divisé en 120 skillings. Le système monétaire danois tenait le milieu entre les deux autres; la rixdale danoise (fr. 2.80) se divisait en 96 skillings. Actuellement il existe un système monétaire commun aux trois royaumes : la couronne de 100 *œre*, équivalente à l'ancienne rixdale suédoise. Avant cette union monétaire, les Suédois n'acceptaient pas la monnaie de Norvège, et, de leur côté, les Norvégiens refusaient absolument les pièces suédoises.

Arrivés à la frontière norvégienne, nous dûmes donc nous soumettre à la visite de la douane et quitter les voitures suédoises, ornées de l'écusson bleu aux trois couronnes, pour monter dans d'autres voitures d'un modèle différent et évi-

demment de fabrication anglaise, car elles sont de tout point semblables à celles des railways britanniques.

A peine a-t-on dépassé la frontière que le paysage se modifie singulièrement et prend un aspect plus agreste et plus sauvage. Les maisons des paysans ne sont plus peintes en rouge et même ne sont plus peintes du tout, ce qui, après un certain temps, les fait paraître noires. Toutes les constructions sont de bois, même les églises, dont les clochers sont de planches posées verticalement. Nous remarquons aussi que, partout, ces temples s'élèvent isolés à une distance assez considérable de l'aggloméré du village.

Nous atteignîmes ainsi les bords de la Glommen. La rivière descend des hautes montagnes norvégiennes, elle a pour cadre un paysage sauvage et imposant; elle forme une suite presque ininterrompue de rapides et de chutes d'eau. Nous longeons ses bords pendant fort longtemps ; elle charrie une énorme quantité de poutres, descendant les rapides en tournoyant. C'est de cette façon que, dans ces parages, le bois se transporte lui-même. Le producteur jette tout simplement ses poutres à la rivière, après y avoir mis sa marque, et leur laisse descendre le courant. Près de l'embouchure du fleuve, des préposés arrêtent le bois au passage, en examinent les marques et remettent les poutres à qui de droit. Il n'y a que dans ces contrées, peuplées d'habitants d'une probité rare, que l'on puisse ainsi confier sa propriété à la sauvegarde de l'honnêteté générale.

Il faisait noir quand nous cessâmes de longer la Glommen, et à dix heures et demie du soir nous mîmes le pied dans les rues désertes de Christiania. Après avoir chargé de nos ba-

gages un commissionnaire, nous nous fîmes conduire à l'hôtel Victoria, situé rue de l'Hôtel de Ville (*Radhuusgade*).

Cette hôtellerie, assez laide à l'extérieur, présente au dedans le véritable cachet scandinave : grands escaliers à rampes de bois sculpté, bois de cerfs et de rennes à toutes les murailles, épaisses guirlandes de verdure disposées autour des appartements. Au milieu de la table de la salle à manger, un énorme bloc de glace rafraîchit l'atmosphère.

Dans la cour, se trouvent rangées, les unes à côté des autres, un grand nombre de *carrioles*. Ces petites voitures, moyen principal de locomotion en Norvège, demandent une description spéciale. Que l'on se figure une espèce de conque posée sur deux longs brancards, sans être supportée par des ressorts. Il n'y a de place dans la carriole — on prononce *karrioule* — que pour une seule personne ; elle s'y assied les jambes étendues en avant et conduit elle-même le cheval. On attache les bagages à l'arrière, sur une planchette servant également de siège au jeune garçon chargé de ramener les chevaux au relais, car on fait en carriole des voyages fort longs et, à part les bateaux à vapeur et quelques rares voies ferrées, il n'y a guère en Norvège, d'autre manière de voyager. Aussi voit-on presque toujours, sur les grandes routes, de longues files de ces étranges véhicules, trottant les uns derrière les autres, traînés par de vigoureux petits chevaux norvégiens.

La ville de Christiania est de création relativement récente. En 1614, il n'y avait là qu'un petit village nommé Opslo, quand le roi de Danemark, Christian IV, y fit construire la ville qui porte son nom et dont il fit la capitale de la Norvège.

Bien que peuplée d'environ soixante-dix mille habitants, Christiania n'en est pas moins une ville déserte et triste. Ses rues larges, tirées au cordeau et se coupant à angles droits, sont fort propres. La voie principale est la rue Charles-Jean (*Carl-Johans gade*), de la gare du chemin de fer au palais royal ; elle renferme les plus beaux magasins de la cité, et c'est là que l'on rencontre le plus de promeneurs. En général, l'aspect de la ville est monotone, et n'était la splendide situation où elle est placée, Christiania serait bien la plus maussade des capitales de l'Europe.

La ville est admirablement située au fond du beau *fjord* portant son nom. Ce *fjord* est un golfe intérieur pénétrant fort loin dans les terres ; il est entouré de pittoresques montagnes. La capitale de la Norvège est bâtie sur une pointe triangulaire qui s'avance dans le golfe et à l'extrémité de laquelle s'élève la forteresse d'Aagerhuus.

Nous voyons, sur l'esplanade, exercer les soldats norvégiens, dont le costume est tout différent de celui des troupes suédoises. Au lieu de l'uniforme bleu à épaulettes blanches que portent celles-ci, l'infanterie norvégienne est vêtue d'un costume rappelant beaucoup celui des *bersaglieri* italiens, dont ils ont adopté le caractéristique chapeau rond à plumes de coq. La tunique norvégienne est fort courte et pourrait presque s'appeler une veste ; elle est ornée d'épaulettes vertes.

De la forteresse l'on a une vue splendide sur le *fjord ;* il en est de même du haut de la colline sur laquelle s'élève le château royal, grand bâtiment blanc à colonnade grecque, renfermant quelques beaux appartements et dominant la ville. Ce palais fut construit sous le règne d'Oscar Ier. L'ancien palais, au centre de la ville, est bien ce que nous connaissons

de plus laid sous le rapport architectural. C'est une grande bâtisse carrée, construite en bois, composée seulement d'un rez-de-chaussée, au milieu duquel se trouve une grande cour. Nous avions pris d'abord ce palais pour quelque magasin à fourrages, et il nous fallut voir les factionnaires campés devant la porte, dans leur guérite ornée de l'écusson norvégien (gueules au lion d'or armé d'une hache), pour reconnaître une habitation royale. Ce palais est réservé maintenant au prince héritier.

Sur la place principale, plantée en forme de square, s'élève le palais du *Storthing* (chambres législatives), faisant face au château royal et se composant d'une rotonde flanquée de deux avant-corps. L'architecture de ce palais est originale et ne rappelle aucun autre monument connu.

C'est dans ce palais que siège la diète norvégienne, dont les pouvoirs sont très étendus. Il n'y a, dans le monde entier, aucun pays doué d'une constitution aussi libérale que celle de la Norvège. C'est une véritable république, et la puissance royale y est des plus mitigées. La Norvège est, du reste, avec la Grèce, le seul pays de l'Europe n'ayant pas d'aristocratie : la noblesse y est abolie depuis le commencement de ce siècle.

L'université, seul établissement d'instruction supérieure de tout le royaume, est bâtie sur la même place que le Storthing et le château royal. C'est un très beau monument renfermant un musée fort intéressant et riche en curiosités préhistoriques, provenant de fouilles faites dans le royaume. On y conserve aussi un ballon lâché à Paris pendant le siège de 1870 et descendu à plusieurs lieues au nord de Christiania.

Les étudiants norvégiens portent la même casquette blanche

que les étudiants suédois, seulement la bande de velours bleu est remplacée par une bande de velours noir. Les étudiants danois ont adopté la même coiffure avec une bande de velours rouge. Tous portent la cocarde particulière à leur nation.

C'est également sur la même place que l'on trouve l'établissement du Klingenberg, seul et unique lieu de distraction de Christiania. C'est un jardin où se trouvent réunis un café chantant, un théâtre, et un concert en plein vent. Offenbach y régnait en maître : l'orchestre du jardin exécutait une fantaisie sur des motifs de la *Grande Duchesse* ; la prima-dona du café chantant se faisait entendre dans les couplets de la *Belle Hélène*, et, au théâtre, on représentait la *Princesse de Trébizonde*, traduite en norvégien.

Nous ne trouvâmes que deux églises remarquables à Christiania : l'une est construite dans un style byzantin assez original; dans l'autre, la cathédrale, croyons-nous, nous assistâmes au service divin. Le pasteur officiant portait une longue robe noire et avait autour du cou une grande fraise à la Henri IV.

Sur la rive opposée du fjord, un charmant paysage entoure le joli manoir d'Oscarshall, offert par la nation norvégienne au roi Oscar Ier. Ce ravissant châtelet gothique s'élève sur un rocher et renferme dans ses appartements beaucoup de beaux tableaux d'artistes scandinaves. C'est là que nous apprîmes à connaître les œuvres de Tindemand, excellent peintre de genre, que l'on pourrait appeler à bon droit le Greuze de la Norvège. On a, des fenêtres d'Oscarshall, une vue superbe sur la ville et le golfe.

Au bout de quelques journées de séjour, nous quittâmes

Christiania sur le vapeur danois *Aarhuus*. La capitale norvégienne, dominée par le château royal, offre, vue du golfe, un aspect ravissant. Oscarshall se détache également fort bien sur le paysage et contribue beaucoup à l'embellir.

Nous passâmes presque toute la journée sur le fjord, où le navire fit escale dans deux petits ports, Holten et Wallœ. C'est dans cette dernière localité que je pris congé de mon ami G. : ses affaires le retenaient encore quelque temps en Norvège.

Le fjord de Christiania est fort beau. L'œil est d'abord charmé par une série d'îles verdoyantes, couronnées d'agréables villas et de jolies maisons de campagne. D'innombrables bateaux à vapeur, des cutters et des yachts de plaisance se croisent en tous sens, se mêlant aux gros navires venant de la haute mer. Plus tard, quand on se rapproche du littoral, l'aspect des îles devient plus stérile, plus sauvage : ce sont des roches abruptes où rien ne croît, pas même la mousse.

Nous nous rappelons avoir été témoin sur le fjord d'un admirable coucher de soleil. Dans les régions septentrionales seulement l'on peut voir ces merveilleuses teintes que prend le ciel, et que le pinceau serait aussi inhabile à rendre que la plume à décrire.

A dix heures du soir nous étions dans le Skager Rack. La mer était agitée, comme elle l'est presque toujours dans ce large détroit, le plus mauvais endroit, sous ce rapport, de toute l'Europe. Entre minuit et une heure, le bâtiment entra dans le port de Gothembourg. Nous nous hasardâmes dans les rues désertes, jusqu'à la place Gustave-Adolphe, puis nous retournâmes à bord, et l'*Aarhuus* ne tarda pas à lever l'ancre.

La traversée fut horrible, jamais nous n'avions été témoin de pareille tempête. Les flots furieux du Cattégat pénétraient jusque dans les cabines encombrées, et nous pûmes croire un moment que nous n'en réchapperions pas.

Au matin, la tempête s'apaisa et nous pûmes remonter sur le pont. Nous distinguons à l'horizon, à notre droite, les côtes du Jutland et, à notre gauche, celles de la Suède. Une incroyable quantité de navires de toutes les nations se dirigent de notre côté, car nous approchons du Sund, et les vents contraires ont empêché depuis plusieurs jours les navires de sortir de la Baltique. Enfin, vers midi, nous voyons poindre en face de nous une haute flèche dominant un château fort style renaissance. C'est Kronenborg, la fameuse forteresse danoise, où se payaient autrefois les droits de passage du Sund.

IX

COPENHAGUE

L'entrée du Sund, quand on y pénètre par le Cattégat, ressemble à l'embouchure d'une rivière de moyenne largeur. Du côté de la Suède, la petite ville d'Helsingborg fait face à Elseneur, bâtie sur la côte danoise et dominée par les hautes tours du château de Kronenborg.

Ce château, dont on aperçoit de fort loin en mer la haute flèche surmontée d'une girouette dorée représentant un cavalier, a un aspect des plus imposants. Sa vue produit inévitablement une impression profonde. Comme la Tour de Londres, c'est à la fois une forteresse, un palais et une prison. Devant ses nombreuses tours, l'imagination flotte d'Hamlet à Ogier le Danois et de Christian IV à Caroline-Mathilde. L'œil cherche encore sur ces remparts l'endroit où le prince immortalisé par Shakspeare rencontra le spectre paternel, et la légende prétend que, comme Barberousse, Ogier le Danois dort toujours au fond d'un des souterrains du vieux manoir.

Nous nous arrêtons devant Elseneur sans entrer dans le port; du pont du navire, nous jetons un coup d'œil sur ses maisons en briques rouges et sur ses toits pointus ; puis, entourés de centaines de vaisseaux suivant cette grande route maritime appelée le Sund, nous ne tardons pas à voir poindre à l'horizon les nombreux clochers de Copenhague.

Il est de ces villes dont l'emplacement semble avoir été tracé par la nature pour dominer fatalement les pays qui les entourent. Semblable, sous ce rapport, à Constantinople, Copenhague, assise au bord de son Bosphore septentrional, devait inévitablement devenir, moralement du moins, le centre de toutes les contrées scandinaves. Aussi est-elle incontestablement le foyer intellectuel de tous les pays du Nord.

Avant d'aborder à Copenhague, le navire pénètre dans le détroit qui se trouve entre la grande île de Seeland et l'îlot d'Amack, le jardin potager de la capitale. Ce détroit forme le port dela ville, dont l'accès est défendu par de petits fortins dominant toutes les passes. On remarque tout d'abord les navires de guerre de la flotte danoise, mouillée dans le port.

Le bateau s'arrête en face de la douane, joli monument moderne ; on nous introduit dans une vaste salle où un grand portrait du roi Frédéric VI, représenté de profil et en uniforme rouge, semble présider à la visite des bagages. Cette visite se fait fort poliment et sans vexations inutiles : nous nous plaisons à rendre cet hommage aux douaniers danois.

La douane, située tout près de la citadelle, touche à la partie de Copenhague construite au siècle dernier et ayant tout à fait conservé le cachet rococo de l'époque. Au milieu

de ce quartier, l'Amalienborg forme une place dont les quatre côtés se composent de quatre palais tout à fait semblables les uns aux autres et dont l'un est la résidence actuelle du roi. Des grenadiers, coiffés d'une singulière espèce de kolbak, particulière, croyons-nous, à l'armée danoise, montent la garde devant ces édifices que des arcs-de-triomphe relient entre eux. Le centre de la place est occupé par la statue équestre de Frédéric V.

En continuant sa route, après avoir traversé l'Amalienborg, l'on aboutit à une place plantée d'arbres et ornée de la statue assise de l'auteur dramatique Œlenschlaeger ; puis, au bout d'une rue assez courte, on débouche sur la place royale (*Kongens Nytorv*), le véritable centre, le forum de la cité. Ici aboutissent toutes les grandes artères de la capitale ; les principaux cafés et le théâtre royal donnent beaucoup d'animation à cette énorme place, au milieu de laquelle s'élève l'effigie équestre du roi Christian V. La rue de l'Est (*Ostergade*) fait communiquer la place royale avec le Vieux Marché : c'est la grande voie marchande de Copenhague. Les souterrains des maisons y sont habités, comme dans quelques villes de Flandre, et ces sous-sols présentent une série de magasins qui parfois ne laissent pas de nuire quelque peu à l'éclat de ceux qui leur sont superposés. De la place royale, part également un large boulevard menant au gigantesque palais de Christiansborg, que précède la belle statue équestre du dernier roi, Frédéric VII, et qui contient, outre les appartements royaux, les salles de séances des deux chambres de la diète et un fort beau musée de peinture.

Sur la même place que le palais de Christiansborg, se voit un grand bâtiment rouge, en style Louis XV, renfermant di-

vers ministères, et la bourse, édifice construit par Christian IV, le plus illustre souverain du Danemark, le rival de Gustave-Adolphe, et en même temps le plus grand bâtisseur de son époque. La bourse de Copenhague est le véritable type des constructions de ce règne. L'intérieur en est décoré avec élégance et orné de la statue du fondateur ; au dehors, c'est un spécimen très réussi de la manière de bâtir dans les pays du Nord pendant la première moitié du dix-septième siècle. La tour qui surmonte le monument, est formée par quatre dragons, dont les queues tordues en spirale constituent une flèche des plus singulières.

Copenhague a, du reste, la spécialité des tours bizarres : celle de l'église Saint-Sauveur, dans l'île d'Amack, est surmontée d'une flèche autour de laquelle s'enroule, à l'extérieur, un escalier en spirale aboutissant au sommet. C'est à donner le vertige. Il y a encore la Tour ronde, au haut de laquelle on peut parvenir en voiture, par une pente douce; c'est un fort curieux monument dans les pierres duquel sont incrustées des inscriptions ruhniques.

Derrière Christiansborg s'élève le très remarquable musée des antiquités scandinaves, le plus riche de l'Europe en curiosités antérieures aux époques historiques.

Tout près de là, se voit un monument unique au monde : il n'a jamais eu son pareil chez aucun peuple. Nous voulons parler du musée Thorwaldsen. C'est à la fois un musée et un tombeau. Au milieu d'une cour rectangulaire, l'endroit où gît la dépouille mortelle du grand artiste est recouverte d'épaisses feuilles de lierre. Des galeries font le tour du quadrangle et se divisent en petites salles où se voit l'œuvre complet de l'illustre sculpteur. Les productions de

son ciseau que le musée ne possède pas en original, s'y trouvent reproduites par des moulages de plâtre, et l'on peut ainsi se rendre compte, en peu de temps, de tout ce qu'a mis au jour le génie du plus grand statuaire de notre époque. L'espace nous manque pour citer toutes les œuvres sublimes réunies, par une pensée touchante, autour de la tombe de leur auteur, dont elles constituent le monument le plus éloquent qu'on eût pu élever à sa mémoire, mais nous ne pouvons cependant passer sous silence, tant ils nous ont impressionnés, la belle statue de Jason, le groupe de Ganymède donnant à boire à l'aigle de Jupiter, et les quatre médaillons représentant en même temps les quatre saisons et les quatre âges. N'oublions pas surtout ces admirables bas-reliefs : *l'Aurore et la Nuit* — celle-ci principalement — qui semblent le *nec plus ultra* de l'art sculptural moderne. A l'étage du musée Thorwaldsen, on a conservé le mobilier qui garnissait le logement occupé à Rome par l'artiste et divers objets ayant servi à son usage.

L'extérieur du monument ne correspond pas aux merveilles du dedans. Les murs, peints en jaune, sont décorés de fresques imitant les hiéroglyphes égyptiens et représentant, à la moderne, le retour à Copenhague et le débarquement de Thorwaldsen, ramené d'Italie sur un navire de l'État. Les personnages ont des habits rouges, jaunes et verts, de la plus haute fantaisie.

Non loin du musée s'élève la cathédrale de Notre-Dame *(Früe Kirke)*. Cette église, fort simple, comme tous les temples protestants, doit sa réputation aux statues admirables dont Thorwaldsen l'a ornée ; elles représentent Jésus-Christ et les douze apôtres, ainsi qu'un ange supportant une vasque

servant de fonts baptismaux. Le fronton, dû également au grand artiste, représente saint Jean-Baptiste prêchant la venue du Christ.

Une curiosité d'un tout autre genre est le joli château de Rosenberg, séjour favori de Christian IV ; il contient actuellement une collection de bijoux et d'objets précieux égalant, si elle ne le surpasse, le fameux *Grüne Gewœlbe* de Dresde. C'est là qu'on voit les trois lions d'argent massif ornant le trône des rois de Danemark et symbolisant, dit-on, les deux Belt et le Sund.

Copenhague est aussi remarquable par ses promenades que par ses monuments. Les tramways, établis ici bien avant qu'on les connût dans la plupart des villes d'Europe, transportent les voyageurs jusqu'aux beaux jardins de Frederiksberg, résidence favorite du roi Frédéric VI, l'un des monarques les plus populaires du Danemark et que le roi actuel, S. M. Christian IX, l'idole de son peuple, a peut-être seul égalé sous ce rapport.

Chose assez singulière, tous les souverains danois se sont appelés Christian ou Frédéric, et, depuis des siècles, c'est alternativement un Frédéric et un Christian qui préside aux destinées du royaume. Tout porte à croire qu'il en sera encore de même à l'avenir, car le roi Christian IX, successeur de Frédéric VII, a pour héritier présomptif le prince royal Frédéric, dont le jeune fils porte le prénom de Christian.

La statue de Frédéric VI se dresse à l'entrée de Frederiksberg, dont les jardins sont ouverts au public. On y aboutit par une longue allée, rendez-vous général des habitants de

Copenhague, garnie sur toute sa longueur de guinguettes où l'on trouve des amusements populaires de toute espèce; chacune de ces guinguettes a un nom spécial, comme *Alléenberg* ou *Somerlyst*, et possède pour le moins un carrousel ou tout autre divertissement semblable.

Au commencement de l'allée de Frederiksberg, près de la ville et en face de la gare du chemin de fer, se trouve Tivoli, la *great attraction* de la capitale danoise. C'est un jardin public, dont le prix d'entrée n'est pas trop élevé ; il renferme tous les agréments des principaux établissements de ce genre que l'on rencontre dans les autres grandes cités. On y trouve un théâtre, un cirque, des concerts variés, des montagnes russes, des bals, des restaurants, etc., etc. Le site du jardin est ravissant et, pendant le jour, on y jouit de fort jolis points de vue. Le bâtiment principal, en style mauresque, est très réussi. Partout flotte le magnifique drapeau danois, rouge à la croix blanche, le plus beau pavillon national qu'il y ait au monde. Nous assistâmes à Tivoli à une fête de nuit comme on n'en voit la pareille dans aucune autre capitale; l'illumination était féerique et le feu d'artifice de toute beauté.

Tivoli n'est pas, comme on pourrait le croire, fréquenté par le monde interlope. La meilleure société s'y rend régulièrement, et un provincial quittant Copenhague sans avoir fait sa visite obligée au célèbre établissement, croirait avoir manqué complètement le but de son voyage. Il y avait un certain nombre d'habitants de la campagne à la fête dont nous parlons, mais nous n'y remarquâmes aucun costume national digne d'être mentionné. De grands chapeaux de

femme, dans le genre de ceux des *quakeresses* d'Angleterre, sont les seules modes originales qui aient frappé nos regards.

Nous étions logés à l'hôtel Phœnix, au centre de la ville. C'est une maison bien tenue et la cuisine y est fort bonne. En fait de mets nationaux, nous ne découvrîmes sur la carte du restaurant qu'une espèce de gâteau de pommes désigné sous le nom d'*Appelkaka* ; le reste du menu était composé de la même manière que dans la plupart des autres pays.

Beaucoup d'hôteliers scandinaves ont trouvé un système tout neuf de publicité qu'ils exploitent à leur profit : leurs notes à payer forment un livret d'annonces de fournisseurs divers. Nous ignorons si ce système est de nature à produire les résultats désirés.

De Copenhague nous nous rendons à Korsœr, en traversant toute l'île de Seeland. Nous passons par Rœskilde, dont la cathédrale sert de sépulture aux souverains du Danemark. Lés deux flèches de ce temple produisent un fort bel effet.

A Korsœr, où nous arrivons le soir, nous trouvons deux steamers prêts à partir, l'un pour Nyborg, en Fionie, l'autre pour Kiel. On lit sur de grandes lanternes éclairées la destination des paquebots. Nous nous embarquons sur le navire danois *Eideren*, dont tous les salons sont remplacés par des cabines à lits superposés, et où l'encombrement est si considérable que nous avons toute la peine du monde à trouver où reposer notre tête.

Le lendemain, de bonne heure, nous étions à Kiel. La baie est vraiment charmante ; sur les deux rives, des hauteurs boisées lui donnent plutôt l'aspect d'un lac que d'un bras de mer ; elle forme l'un des meilleurs ports militaires de l'Europe.

La ville, qui appartient à la Prusse depuis la malheureuse guerre de 1864, est peu intéressante. Il nous fallut peu de temps pour en voir les curiosités et, au bout de quelques heures de chemin de fer, nous arrivâmes à Altona, ville du Holstein, touchant à Hambourg, dont elle n'est séparée que par une grille. Le train continue cependant sa marche et vient aboutir à la gare centrale de la grande cité hanséatique au moyen d'un chemin de fer de ceinture. La plupart des voyageurs descendent à la station de Dammthor, la plus rapprochée des beaux quartiers.

Hambourg est incontestablement, après Berlin, la plus belle ville de l'Allemagne actuelle ; son port est le plus important de tout l'empire et l'un des premiers du monde entier.

Depuis le grand incendie de 1842, la cité se divise en deux parties bien distinctes : l'une, entrecoupée de canaux, ressemble assez à une ville hollandaise et présente par moments des points de vue très pittoresques ; l'autre, rebâtie après le grand désastre, est tout à fait une ville moderne, et sans contredit l'une des plus belles de l'Europe. Au milieu de la cité, un vaste bassin intérieur, nommé l'Alster, où nagent des cygnes et que sillonnent de petits bateaux à vapeur, forme la partie la plus remarquable de Hambourg. Les plus belles maisons, les cafés les plus brillants, les plus riches magasins, les hôtels de premier ordre forment trois des côtés de l'Alster dont le quatrième est un pont gigantesque d'où l'on jouit d'un superbe panorama. Un joli passage couvert, appelé le Bazar, aboutit également à l'Alster.

Les monuments de Hambourg sont rares ; sauf la tour de l'église Saint-Michel, la plus haute du globe après celles de Cologne, de Rouen, de Strasbourg et de Vienne, mais

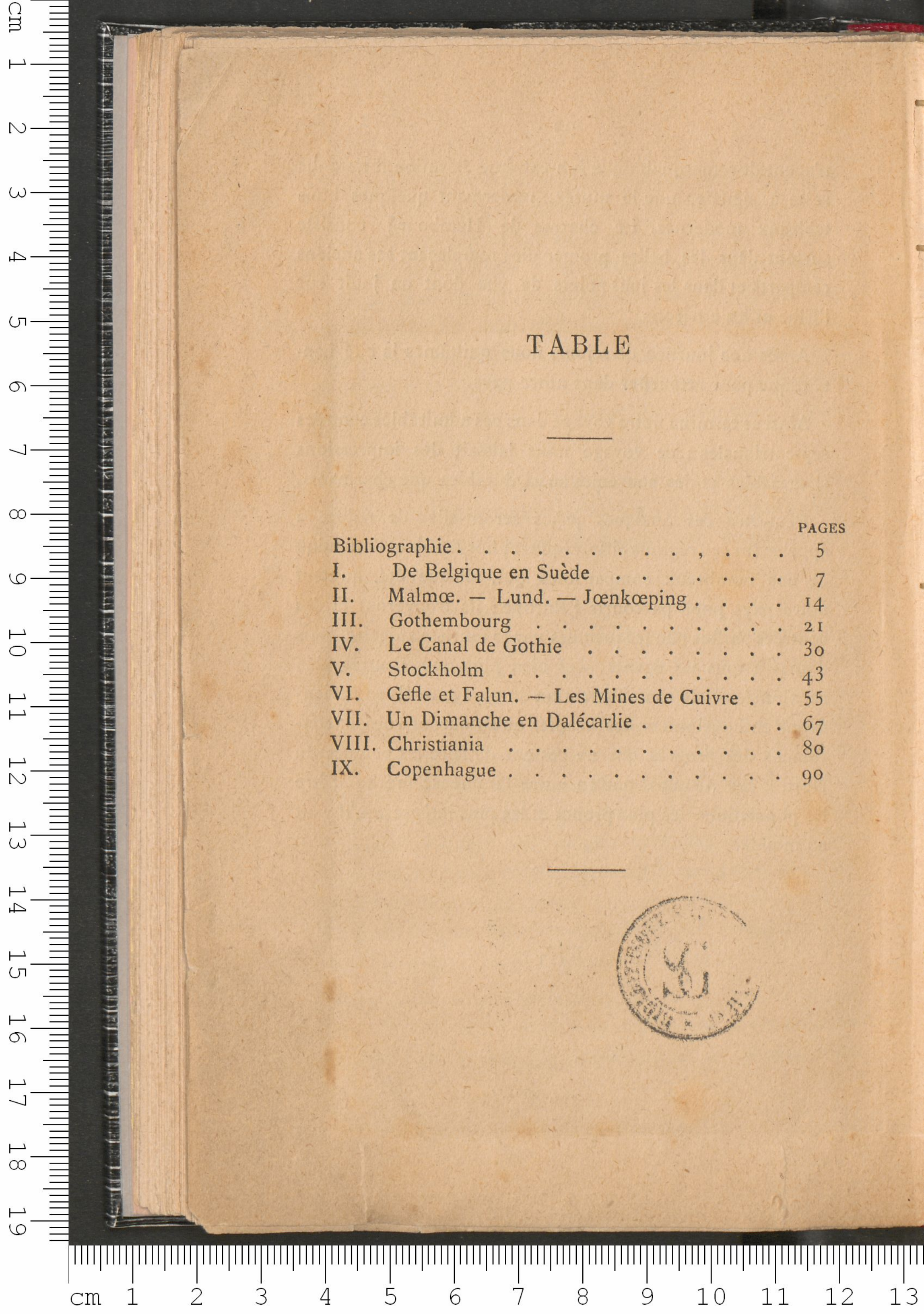
n'ayant de remarquable que son extrême élévation, il ne nous reste à signaler que le musée, renfermant quelques bons tableaux modernes. Le charme de Hambourg consiste surtout dans les belles promenades remplaçant ses anciens remparts et dans les jolis points de vue dont on jouit sur l'Elbe et les environs.

Après une journée de séjour, nous quittâmes la cité hanséatique pour retourner dans notre pays.

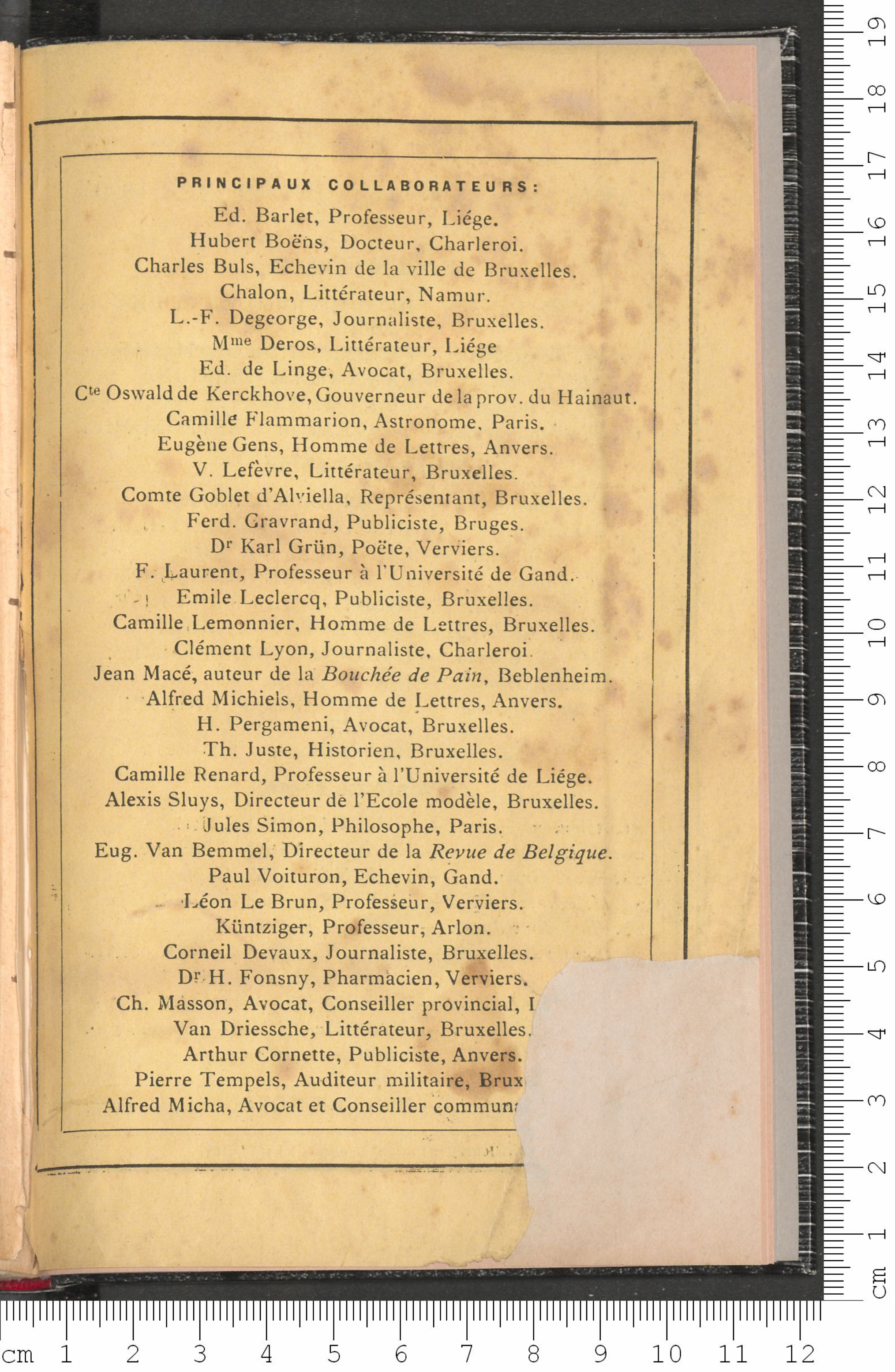
Ainsi se termina notre voyage dans ces admirables contrées septentrionales ; ce voyage nous laissait des impressions si agréables et des souvenirs aussi durables que charmants.

Peut-être ces quelques pages seront-elles de nature à appeler sur ces régions pittoresques et hospitalières l'attention de nos nombreux compatriotes qui, chaque été, quittent notre pays pour parcourir l'Europe ; ils trouveront là des contrées parfois peu fréquentées par le touriste vulgaire, mais dignes à tous les égards — et bien plus que d'autres plus renommées — de toute l'attention du voyageur. Ils en reviendront enthousiasmés des beautés qu'ils auront vues, et convaincus des progrès que ne cessent de faire les peuples du Nord ; ces peuples ont en outre l'immense mérite d'être les populations les plus probes et les plus intègres qu'il y ait au monde.

FIN

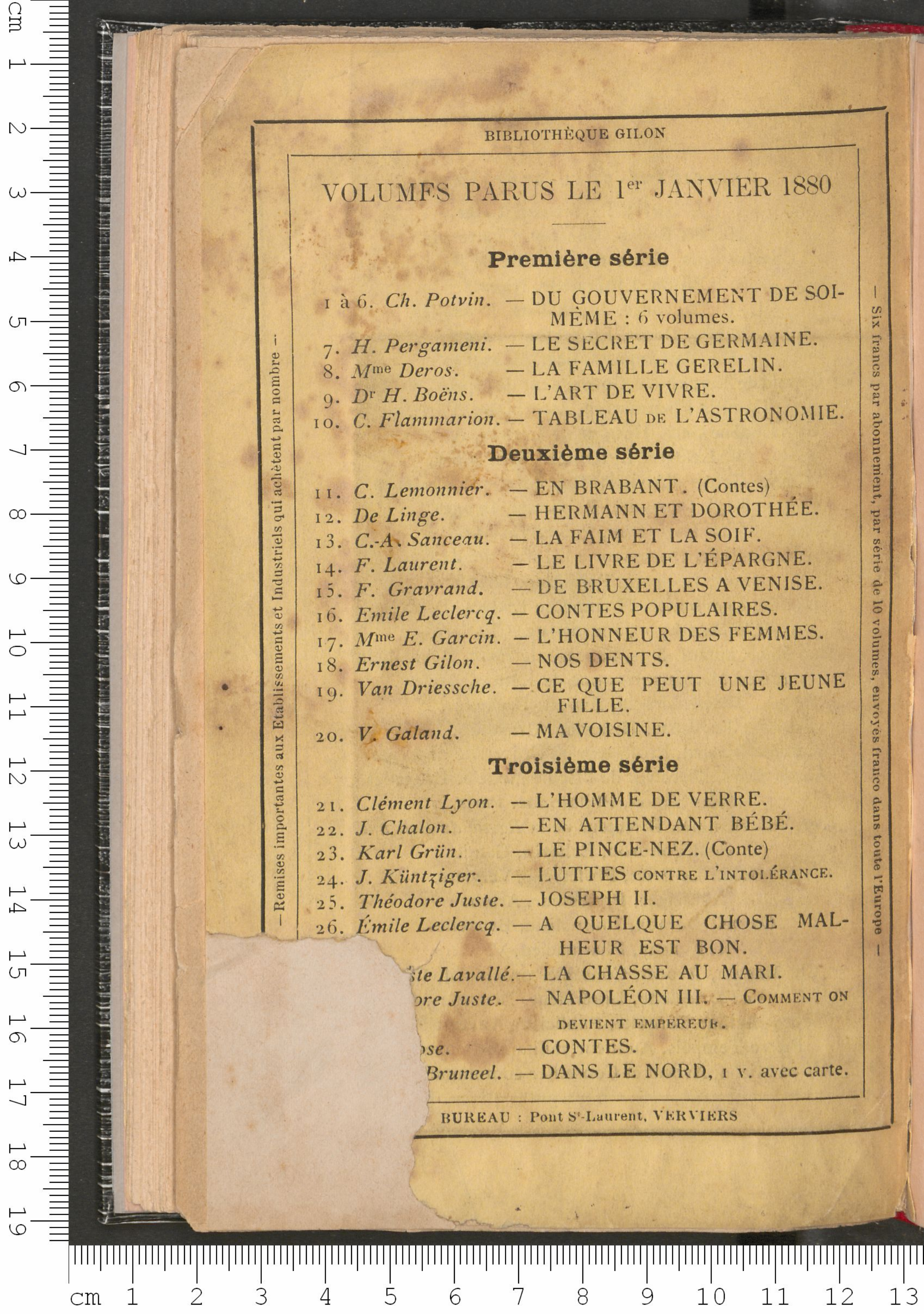


TABLE



PRINCIPAUX COLLABORATEURS:

Ed. Barlet, Professeur, Liége.
Hubert Boëns, Docteur, Charleroi.
Charles Buls, Echevin de la ville de Bruxelles.
Chalon, Littérateur, Namur.
L.-F. Degeorge, Journaliste, Bruxelles.
Mme Deros, Littérateur, Liége
Ed. de Linge, Avocat, Bruxelles.
Cte Oswald de Kerckhove, Gouverneur de la prov. du Hainaut.
Camille Flammarion, Astronome, Paris.
Eugène Gens, Homme de Lettres, Anvers.
V. Lefèvre, Littérateur, Bruxelles.
Comte Goblet d'Alviella, Représentant, Bruxelles.
Ferd. Gravrand, Publiciste, Bruges.
Dr Karl Grün, Poëte, Verviers.
F. Laurent, Professeur à l'Université de Gand.
Emile Leclercq, Publiciste, Bruxelles.
Camille Lemonnier, Homme de Lettres, Bruxelles.
Clément Lyon, Journaliste, Charleroi.
Jean Macé, auteur de la *Bouchée de Pain*, Beblenheim.
Alfred Michiels, Homme de Lettres, Anvers.
H. Pergameni, Avocat, Bruxelles.
Th. Juste, Historien, Bruxelles.
Camille Renard, Professeur à l'Université de Liége.
Alexis Sluys, Directeur de l'Ecole modèle, Bruxelles.
Jules Simon, Philosophe, Paris.
Eug. Van Bemmel, Directeur de la *Revue de Belgique*.
Paul Voituron, Echevin, Gand.
Léon Le Brun, Professeur, Verviers.
Küntziger, Professeur, Arlon.
Corneil Devaux, Journaliste, Bruxelles.
Dr H. Fonsny, Pharmacien, Verviers.
Ch. Masson, Avocat, Conseiller provincial, I
Van Driessche, Littérateur, Bruxelles.
Arthur Cornette, Publiciste, Anvers.
Pierre Tempels, Auditeur militaire, Brux
Alfred Micha, Avocat et Conseiller commun



VOLUMES PARUS LE 1er JANVIER 1880

Première série

1 à 6. *Ch. Potvin.* — DU GOUVERNEMENT DE SOI-MÊME : 6 volumes.
7. *H. Pergameni.* — LE SECRET DE GERMAINE.
8. *Mme Deros.* — LA FAMILLE GERELIN.
9. *Dr H. Boëns.* — L'ART DE VIVRE.
10. *C. Flammarion.* — TABLEAU DE L'ASTRONOMIE.

Deuxième série

11. *C. Lemonnier.* — EN BRABANT. (Contes)
12. *De Linge.* — HERMANN ET DOROTHÉE.
13. *C.-A. Sanceau.* — LA FAIM ET LA SOIF.
14. *F. Laurent.* — LE LIVRE DE L'ÉPARGNE.
15. *F. Gravrand.* — DE BRUXELLES A VENISE.
16. *Emile Leclercq.* — CONTES POPULAIRES.
17. *Mme E. Garcin.* — L'HONNEUR DES FEMMES.
18. *Ernest Gilon.* — NOS DENTS.
19. *Van Driessche.* — CE QUE PEUT UNE JEUNE FILLE.
20. *V. Galand.* — MA VOISINE.

Troisième série

21. *Clément Lyon.* — L'HOMME DE VERRE.
22. *J. Chalon.* — EN ATTENDANT BÉBÉ.
23. *Karl Grün.* — LE PINCE-NEZ. (Conte)
24. *J. Küntziger.* — LUTTES CONTRE L'INTOLÉRANCE.
25. *Théodore Juste.* — JOSEPH II.
26. *Émile Leclercq.* — A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON.
…ste Lavallé. — LA CHASSE AU MARI.
…ore Juste. — NAPOLÉON III. — COMMENT ON DEVIENT EMPEREUR.
…ose. — CONTES.
…Bruneel. — DANS LE NORD, 1 v. avec carte.

— Remises importantes aux Etablissements et Industriels qui achètent par nombre —

— Six francs par abonnement, par série de 10 volumes, envoyés franco dans toute l'Europe —

BUREAU : Pont St-Laurent, VERVIERS

